n° 4712

344. **Histoire** d'un Pou français ou l'Espion d'une nouvelle espèce (par Delauney). *Paris*, 1781, in-8°, br. 4 »

Canada

Guerre Amérique

Par Delauney

HISTOIRE

D'UN

POU FRANÇOIS,

OU

L'ESPION

D'UNE NOUVELLE ESPECE,

TANT EN FRANCE QU'EN ANGLETERRE,

CONTENANT

Les Portraits de Perſonnages intéreſſans dans ces deux Royaumes, &c. &c.

A PARIS.

M. DCC. LXXXI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A SA

MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE.

SIRE,

VOICI le premier ouvrage qui ſort de la plume d'un être de mon eſpece. A qui puis-je mieux le dédier qu'à un Monarque, ſous le gouvernement duquel je ſuis né, & qui redevient encore mon Souverain dans un pays où je ne m'en ſerois jamais douté? Cependant j'y trouve une eſpece de juſtice: il y a ſi long-temps que les armes de France ſe trouvent réunies à celles d'Angleterre, il y a ſi long-temps qu'on voit dans l'Europe le titre de Roi de France joint à celui de la Grande-Bretagne, qu'il falloit enfin que cette fiction devînt une réalité. Puiſque c'eſt à VOTRE MAJESTÉ *que cette gloire étoit réſervée, je ſuis flatté d'être le premier à l'en féliciter publiquement. Mais, Sire, n'y a-t-il pas, en vérité, de quoi rire, en voyant le ridicule & le peu de mérite des perſonnages qui*

ont coopéré à cette œuvre ? Quoi qu'il en ſoit, cet événement eſt un bonheur pour les deux nations. Il n'y aura plus d'autre rivalité entr'elles que celle d'avoir pour Votre Auguſte Perſonne tout l'attachement & le reſpect qui vous ſont dûs à tant de titres ; on entendra à Paris les acclamations de VIVE LE ROI *: on entendra à Londres celles de* GOD SAVE THE KING*, & tous ces vœux ſe réuniront pour Vous. Il n'y aura plus de guerre, plus de ſang répandu ; le commerce va fleurir dans toute l'Europe à qui vous donnerez des loix ; par-tout on vous bénira & l'on vous aimera. J'eſpere en mon particulier avoir encore le bonheur de vous revoir, lorſque vous viendrez vous faire couronner à Londres avec Votre Auguſte Compagne, qui m'a déjà tant honoré, ainſi que vous le verrez dans mon hiſtoire. J'en conſerverai toujours la plus grande reconnoiſſance.*

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le plus humble de vos ſujets,

LE POU FRANÇOIS.

HISTOIRE
D' UN
POU FRANÇOIS.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

QUE tous les êtres vivans sont sujets à des calamités & à des épreuves sans nombre ! Combien de fois n'ai-je pas regretté mon existence ! Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me donner la mort ! Cependant j'ai eu assez de courage & de force d'esprit pour me résigner totalement à la volonté de mon créateur ; plus intrépide que ces fameux Romains si vantés dans l'histoire, que Brutus, que Cassius & le fier Caton, ma raison m'a éclairé & conduit ; j'ai mûrement réfléchi ; & ma décision a été que, dans une république aussi considérable que la mienne, je devois l'usage de ma vie à mes semblables ; que le suicide étoit une mort honteuse & furtive : que c'étoit un vol fait au genre Poullieux ; que j'avois encore de grands devoirs à remplir vis-à-vis de mes concitoyens & de ma nombreuse

famille, & qu'enfin tout être vivant eſt utile à ſes ſemblables par cela ſeul qu'il exiſte.

Ces réflexions m'ont ſoutenu, juſqu'à ce jour, dans les ſituations les plus terribles & les événemens les plus déſeſpérés ; je vis actuellement en philoſophe dans un pays libre ; je me trouve heureux.

O mes enfans, ô mes freres, qui vivez dans des jubilations & des tranſes mortelles, eſpérez, jouiſſez de la douce conſolation d'obtenir à la fin de vos jours une retraite ſûre & tranquille ; que ma vie, qui a été un enchaînement continuel de biens & de maux, & que je vais tracer pour votre bien & votre bonheur, vous apprenne à ne pas vous abandonner à votre malheureux ſort ; réſignez-vous avec confiance aux décrets de la Providence, qui fait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut, & vous ſerez comme moi heureux & fortunés.

CHAPITRE I.

Naiſſance du Pou ſur la tête d'une fille d'amour ; ſa jeuneſſe eſt heureuſe ; il ſe marie & a des enfans. Peſte univerſelle dans ſa patrie qui l'oblige de s'en ſéparer.

JE ſuis né ſur un terrein fertile & d'un très-grand produit, que mes ancêtres occupoient déjà depuis près d'un an, & dans lequel ils avoient vécu

comme des Rois ; c'étoit la tête d'une fille charmante, âgée de 17 à 18 ans. Elle demeuroit chez une bonne maman à Paris, nommée la Montigny, qui recevoit la plus floriſſante jeuneſſe de la capitale ; je puis le dire à l'honneur & gloire de ma jeune maîtreſſe, j'ai peu vu de têtes auſſi belles & auſſi bien fournies ; c'étoit une vaſte & puiſſante forêt, qui ſuffiſoit en abondance à tous nos beſoins, quoique notre colonie fût très-peuplée. Mon enfance fut des plus brillantes, j'engraiſſois à chaque minute à vue d'œil : ma mere qui m'aimoit & m'adoroit, me diſoit ſouvent, en me tenant étroitement ſerré dans ſes bras, qu'elle n'avoit jamais eu d'enfant auſſi bien portant & auſſi fort, car en huit jours de tems j'étois auſſi puiſſant que mon pere.

Parvenu à un âge nubile, je me mariai ; je choiſis une femme de mon âge, graſſe & puiſſante, car j'aime beaucoup l'embonpoint. Dans l'eſpace de quatre jours je me trouvai bientôt pere de quatre-vingt-dix enfans, moitié garçons & moitié filles ; je béniſſois mon ſort, & je ne préſumois pas qu'il pût exiſter d'être plus heureux que moi ſur la terre, lorſqu'un événement imprévu me plongea dans le premier de mes malheurs.

Cette terre ſi abondante & remplie de fruits ſi ſucculens, que je regardois comme un véritable paradis terreſtre, parut ſe deſſécher preſque tout-à-coup. Continuellement je voyois ſe déraciner des arbres de cette vaſte forêt : une odeur minérale, qui s'exhaloit de tous les pores de cette tête, jadis ſi fortunée, fut pour notre république une peſte effroyable ; je voyois à chaque minute mes parens ; mes amis périr dans les plus grandes convulſions ; je perdis bientôt mon pere, ma reſpectable mere qui m'avoit tant chéri, & plus des trois quarts de mes chers enfans. Ma pauvre maîtreſſe elle-même ;

qui nous donnoit si généreusement l'hospitalité, étoit dans un état à faire compassion ; son haleine étoit devenue forte & insupportable ; ses dents n'avoient plus de consistance, sa bouche écumoit ; ses nerfs étoient déchirés ; tout son corps trembloit ; à peine pouvoit-elle se soutenir.

Effrayé d'un tel désastre, & voulant en pénétrer la cause, je sortis un matin avec beaucoup de peine de cette immense forêt ; je montai sur le sommet d'un oreiller, jadis blanc, mais noirci par l'infection qui régnoit dans les airs, & je vis un malheureux opérateur qui, passant & repassant continuellement des mains grasses & huileuses sur les membres délicats de mon hôtesse, étoit l'auteur de cette cruelle contagion.

Dès ce moment je ne voulus plus rentrer sur ce terrein maudit & ulcéré ; j'appellai le peu qui me restoit de mes enfans, & nous nous cachâmes pour quelque temps dans les fentes d'un rideau de siamoise qui entouroit le lit de mon hôtesse.

Nous restâmes en ces lieux deux jours & demi, sans provisions, sans secours, & ne sachant à quel saint nous vouer, lorsque ma pauvre maîtresse, languissante & n'en pouvant plus, fut tirée de son lit & portée dans un carrosse de la place, qui la conduisit, à ce que j'entendois dire, au château royal de Bicêtre.

On mit des draps blancs au lit qu'elle venoit de quitter ; je vis avec horreur la cruelle matrone secouer fortement les draps sales, & en faire tomber la foule innombrable de tous mes concitoyens que cette peste avoit emportés ; quelques-uns étoient encore expirans, & sollicitoient des secours ; mais l'impitoyable mégere, les ayant réunis avec un balet, les poussa tous dans un brasier ardent, qui termina leurs maux, & l'idée même *de leur existence.*

CHAPITRE II.

Il se réfugie sur la tête d'un Conseiller-clerc au Parlement de Paris. Description de son nouveau domicile; il le quitte & va chez Madame la Comtesse de LA B....

QUANT à nous, transis de frayeur & mourant de faim, nous ignorions encore où porter nos pas, lorsque nous vîmes, pour notre bonheur, arriver une camarade de ma premiere maîtresse & un de ses amans; ils venoient célébrer un nouveau mariage.

Craignant que cette nouvelle avanturiere ne nous fît éprouver le sort de notre premiere hôtesse, je pris le parti de me retirer sur la tête de son galant; j'y pénétrai avec deux de mes filles seulement. Mes autres enfants n'ayant pu me suivre par la foiblesse de leurs corps épuisés, je les recommandai à la divine Providence; &, ne pouvant plus leur être d'aucune utilité, je les oubliai totalement, ayant assez d'affaires personnelles & de dangers à éviter.

La forêt dans laquelle nous fimes notre séjour étoit d'une espece bien différente que celle que nous avions été forcés d'abandonner; ce n'étoit point cette pépiniere immense de sapins d'une hauteur prodigieuse, qui faisoit le plus bel ornement de notre ancienne maîtresse; c'étoit une forêt dévastée, où l'on ne voyoit qu'une petite quantité d'arbrisseaux, qui, quoique jeunes encore, ne trouvoient plus sur un sol ingrat & stérile de sucs & de substance; ils avoient languis, & étoient devenus blancs & secs, ils étoient très-courts & en très-petite quantité; ces

arbriſſeaux avoient auſſi une forme bien différente de celle des arbres de cette eſpece ; ceux qui étoient placés autour de cette pauvre forêt avoient ſubi une impreſſion forcée, & formoient un cercle. Quant au milieu du terrein, on y avoit fait un abbatis conſidérable dans une forme ronde ; je n'ai jamais pu en deviner la raiſon ; mais ce que je ſais, c'eſt que, probablement pour garantir les racines de cette place, ou du trop grand froid, ou de la trop grande chaleur, mon nouvel hôte avoit ſoin de leur donner tous les matins une couverture noire & luiſante, impénétrable aux ardeurs du ſoleil, & à la pluie la plus forte.

Ce fut un peu au-deſſus de cette place que nous nous réfugiâmes mes deux filles & moi ; nous y étions comme dans un déſert ; nous n'y rencontrâmes aucun être de notre eſpece ; & nous n'y trouvâmes point la nourriture qui nous convenoit ; cependant nous fûmes obligés de nous contenter d'une bouillie onctueuſe & épaiſſe que j'ai ſu depuis être de la graiſſe d'ours ; c'étoit un mets qui auroit été très-agréable & très-ſalubre pour nous, s'il n'eût point été mélangé avec une quantité de muſc & d'ambre, dont l'odeur trop forte ſe portoit à nos cerveaux & nous étourdiſſoit.

Ma pauvre femme étant morte dans la peſte qui avoit ravagé notre premiere république, je fus obligé de lui ſubſtituer, dans cette terre inculte, mes deux filles, qui partagerent indiſtinctement mon cœur & le lit nuptial ; tel étoit parmi les hommes, ſuivant un cantique que j'ai entendu chanter pluſieurs fois, un certain Monſieur Loth, qui, après le changement de ſa femme en ſel, fut également forcé de recourir à ſes deux filles, faute de mieux.

Nous commencions déjà à former un nouvel établiſſement dans cette colonie naiſſante, lorſque

notre hôte, que l'on appelloit le *toutou du premier président*, & dont le nom étoit l'Abbé *Appletrée* (1), conseiller au Parlement de Paris, ayant été engagé à dîner chez ce Magistrat, fut placé à table auprès de la maîtresse de la maison & d'une petite élégante, qui faisoit la précieuse, & pour qui l'on paroissoit avoir beaucoup d'égard. Comme le propriétaire de mon domicile lui témoignoit beaucoup d'amitié, & par conséquent gesticuloit continuellement, j'eus les plus grandes peines du monde à me tenir sur un de ses cheveux : je m'y cramponnois du mieux qu'il m'étoit possible ; mais, par un événement que je ne pouvois encore prévoir, ce malheureux arbrisseau se déracina, & je tombai avec lui sur la robe de ma belle voisine.

Comment me tirer de cette fâcheuse position ? Je ne le pouvois pas par moi-même ; je crus donc qu'il étoit plus prudent de me cacher, & je résolus d'abandonner la tige à laquelle j'étois attaché, & qui étoit la cause de ma perte. Je m'y déterminai avec d'autant plus de raison, que la robe de cette dame étant couleur de puce, & que les cheveux étant blancs, j'aurois été facilement découvert ; je me cachai donc dans une bouffante du falbalas ; je n'y fus pas plutôt, que j'eus raison de m'applaudir de mon idée : le cheveu tomba sur le tapis, un laquais mit dessus un pied d'une grosseur énorme qui m'auroit écrasé cent mille fois si j'y fusse toujours resté collé. J'attendis donc dans cette retraite forcée, quelque circonstance dont je pusse profiter, lorsque ma nouvelle maîtresse partit le soir dans sa voiture pour se rendre à la Cour, où elle fut présentée le lendemain au Roi, à la Reine, & à la famille Royale.

(1) *Appletrée* en Anglois, ne veut-il pas dire *pommier ?*

CHAPITRE III.

Son entrée à la Cour ; il a l'honneur d'approcher de très-près la Reine ; il reçoit les adorations de tous les courtisans ; sa disgrace.

Si ce jour ne fut pas le plus heureux de ma vie, il en fut au moins le plus brillant, comme vous allez voir.

Mon hôtesse étant dans l'appartement de la Reine, & en la présence de cette Auguste Majesté, je voulus contempler une Princesse dont j'avois tant entendu dire de bien par-tout où je m'étois trouvé, & qui avoit le cœur de tous ses sujets ; je me plaçai donc sur le bord du falbalas, & j'étois en extase des charmes de la divinité de la France, lorsqu'un mouvement que fit mon hôtesse, & auquel je ne m'attendois pas, me fit tomber aux pieds de la Reine ; heureusement que l'on ne fit point attention à ma personne ; mais, malgré l'indifférence que l'on me témoignoit, je craignois toujours quelque pied indiscret, qui eût été très-funeste pour moi. Par un plus grand bonheur, Sa Majesté, bienfaisante à tous ses sujets, le fut aussi pour moi. Elle laissa tomber, comme par mégarde, un mouchoir blanc. Malgré la promptitude avec laquelle on se précipita pour le ramasser, j'eus l'adresse de m'y attacher, & je fus remis ainsi très-respectueusement entre les mains de S. M., qui me reçut avec l'accueil le plus gracieux, & en remerciant affablement celui qui me présentoit.

Jugez de l'orgueil qui devoit m'enflâmer dans ce moment ; mais ce n'étoit point encore là le faîte de ma gloire.

Mon auguſte maîtreſſe porta le mouchoir, où j'étois, à ſon viſage; je crus alors qu'il étoit temps d'en ſortir, & je me laiſſai tomber ſur un ſein d'une blancheur éblouiſſante, & doux comme un ſatin. Que je me trouvois bien placé! Je voyois des deux côtés, des boucles flottantes de cheveux d'une couleur qui m'enchantoit, & où j'eſpérois bientôt pouvoir me réfugier; je voyois des Princes, des Miniſtres, & les premiers Seigneurs du Royaume s'approcher avec vénération de Nous, n'oſer Nous regarder en face, ni s'aſſeoir devant Nous. Je vis l'auguſte Epoux de la Princeſſe s'approcher ſeul de l'air le plus tendre, & la prendre par la main pour lui parler en particulier. Je pus facilement alors contempler ſes traits radieux & ſa noble Perſonne; j'étois enfin ſi enivré de mon élévation, que, quoique je n'euſſe rien pris depuis plus de vingt-quatre heures, je ne penſois point à chercher aucune nourriture.

La Reine, après ce court entretien, dont j'avois été témoin, reparut dans le cercle de ſes courtiſans plus belle que jamais, & tout le monde s'empreſſoit à Nous admirer, lorſqu'un Prince du Sang, fixant avec plus d'attention que les autres les yeux ſur le trône où j'étois triomphant, m'apperçut & me diſtingua. Il alla ſur le champ le dire à l'oreille de la Princeſſe ſon Epouſe, qui, s'approchant de ſa ſœur, ſe mit à rire en me regardant, &, nous prenant à l'écart, pendant que je l'admirois. Elle eut la cruauté de vouloir me chaſſer du poſte où j'étois, avec le bout de ſon gant; je fis tous mes efforts pour réſiſter, mais il fallut céder à la force, & je tombai ſur le bord d'une glace de la croiſée qui étoit ouverte; je vis qu'ainſi expulſé on me cherchoit encore, je ne ſais à quelle intention; mais, par précaution, je me cachai le mieux que je pus, & l'on ne me trouva point.

J'ai ſu depuis que ma préſentation à la Cour, & l'honneur que j'ai eu de m'aſſeoir ſur un trône auſſi agréable que celui où je m'étois placé, avoient fait du bruit tant à Verſailles qu'à Paris, même dans les pays étrangers; & que mon auguſte Maîtreſſe avoit rougi lorſque je fus congédié. Je lui demande bien humblement pardon de la témérité que j'ai priſe, & je puis l'aſſurer que j'ai expreſſément défendu, ſous peine de la vie, à tous mes freres & mes concitoyens, de jamais approcher de ſa Perſonne ſacrée, trop jaloux d'être le ſeul qui ait joui d'un avantage auſſi glorieux.

Mais plus ma vanité a été flattée de mon triomphe, plus auſſi elle a été rabaiſſée par la poſition qui a ſuivi mon élévation.

CHAPITRE IV.

Adverſité de notre héros; il s'allie avec un Soldat aux Gardes.

UN coup de vent m'emporta, & me fit tomber ſur la tête d'un Soldat aux Gardes qui paſſoit par-là; je m'y arrêtai, faute de mieux; & je demeurai huit jours dans ce pays, qui n'avoit d'autre déſagrément pour moi, que celui de me trouver bien au-deſſous de celui où je brillois auparavant. Du reſte j'y fus heureux; j'y rencontrai de mes freres en grande quantité: c'étoit une terre aſſez fertile & bien approviſionnée: nous allions, mon nouveau maître & moi, très-ſouvent au cabaret; nous faiſions auſſi de jour à autre l'exercice, & la nuit nous

la passions chez la gentille Margot, l'objet de ses amours, une blanchisseuse de la rue Satory, très-connue & très-éveillée, qui avoit toujours de l'argent comptant & fournissoit à tous les besoins & même aux fantaisies de mon maître : le compere aussi ne la laissoit point chommer ; presque toutes les nuits il agissoit plus qu'il ne dormoit, ce qui me gênoit beaucoup ; car le petit bonnet de coton qu'il avoit, se dérangeoit continuellement, & mon soldat ne cessoit de le remettre, mais d'une maniere grossiere & bien fatigante pour nous ; il nous tourmentoit sans fin ; il avoit encore une autre habitude très-désagréable, c'étoit de se gratter la tête, presqu'à tous moments ; ses ongles, longs & crochus, qu'il enfonçoit avec force, enlevoient, avec notre subsistance, un bon nombre de mes freres qu'il rouloit dans ses doigts & jettoit ensuite avec mépris à ses pieds.

Pour rétablir notre colonie, j'étois obligé de la repeupler de mon mieux, & je n'épargnai ni mes soins ni mes peines : j'eus l'agrément de me retrouver presque avec une nouvelle famille dont j'étois le pere, le grand-pere & l'aïeul ; mais cette satisfaction fut de peu de durée.

CHAPITRE V.

Il est forcé de quitter son Soldat aux Gardes, & fait, malgré lui, connoissance avec Margot la blanchisseuse.

Un beau matin que cet amant sortoit des bras de sa maîtresse, celle-ci, avant de s'habiller, voulut rendre un service à son associé ; elle prit un instrument terrible, semblable à ceux que l'on voit dans

les jardins pour arranger & embellir les allées ; & ; le passant & repassant dans l'immense forêt que nous habitions, elle troubla cruellement notre société : trois fois je glissai entre les dents de ce maudit instrument, n'ayant eu qu'une patte brisée ; je crus en être quitte pour la peur, mais un quatrieme coup de peigne m'emporta malgré moi, & me fit tomber sur le sein de mon inhumaine. Furieux du traitement qu'elle me faisoit éprouver, je la mordis le plus serré qu'il me fut possible, aux risques même d'en être puni sur-le-champ : ma nouvelle hôtesse sentit la blessure, & se mit à frotter bien rudement l'endroit offensé.

Ce mouvement me poussa sur un paquet de linge que Margot venoit de repasser, & qu'elle devoit porter à une de ses pratiques ; je pénétrai dans les plis d'une chemise, qui appartenoit à une Demoiselle connue dans toute l'Europe par les singularités de ses aventures, chez qui je fus conduit deux heures après ; & avant le dîner je pris séance sur le col de cette nouvelle aventuriere.

CHAPITRE VI.

Il a le bonheur de se sauver de chez Margot, & va loger chez Mdlle d'Eon, Chevalier de St. Louis, ancien capitaine de dragons. -- Il s'instruit avec elle & se croit un grand personnage.

JAMAIS je n'ai connu de femme qui eût les manieres plus grotesques & plus chevalieres : toujours en action, toujours en mouvement, gesticulant comme

comme un dragon, ne pouvant s'accoutumer aux habillements de son sexe, n'aimant point la conversation des dames ; telle étoit la personne qui vouloit bien me donner un asyle. Je vécus une quinzaine de jours dans cette habitation ; j'y étois seul cependant : mais cette solitude ne me déplut point dans les commencements ; j'avois une table excellente & en abondance, car ma maîtresse y faisoit porter tous les jours des provisions, & n'aimoit point qu'on en retirât ; elle trouvoit que le temps de la toilette étoit un temps perdu, & elle l'abrégeoit le plus qu'elle pouvoit. A cet égard je trouvois qu'elle raisonnoit très-bien, & j'en tirai plus de profit qu'elle.

Je puis aussi ajouter à son honneur & gloire que, par le moyen de la transpiration & de la substance la plus spiritueuse de cette héroïne, dont je me nourrissois autant que des aliments ordinaires qu'elle me procuroit, je pris un courage & une force supérieurs à tous les êtres de mon espece ; elle m'instruisit aussi un peu dans la langue Angloise, qu'elle paroissoit savoir aussi bien que la sienne, ayant demeuré longtemps à Londres, & étant toujours en relation, quoiqu'à Versailles, avec plusieurs Anglois & Américains. Cette connoissance, dont je lui ai l'entiere obligation, m'a été très-utile, sur-tout relativement aux événements postérieurs qui me sont arrivés, & dont je rendrai compte dans la suite de cette histoire.

On me demandera peut-être comment j'ai pu apprendre une langue étrangere, sur-tout lorsque mon hôtesse, ignorant même mon existance, qu'elle n'auroit pas manqué d'anéantir si elle l'eût connue, ne pouvoit avoir aucun entretien avec moi.

A cela je réponds : 1°. que m'adaptant aux êtres humains qui veulent bien avoir soin de moi, je ne fais qu'un avec celui avec lequel j'existe.

2°. Que, fixant mon habitation & mon domicile sur le cerveau, les esprits continuels qui en sortent, & qui forment pour moi un véritable élément, me font connoître toutes les idées qui peuvent entrer dans la tête de mon pourvoyeur.

3°. Qu'aucune idée ne peut être formée & conçue que par la réunion de quelques paroles, sans lesquelles l'idée ne subsisteroit pas; que c'est une vérité incontestable, que j'ai remarquée en tout temps, voyant souvent des hommes se parler à eux-mêmes seuls; &, quand ils ne s'expriment point de maniere à se faire entendre, ils s'énoncent toujours tacitement; leur langue remue presqu'insensiblement malgré eux, & sans même qu'ils y pensent.

De ces principes, établis par des faits, on en peut facilement tirer l'induction que, comprenant les idées de mon héroïne, qui se formoient dans sa tête en langue Françoise, & qu'elle rendoit ensuite en Anglois, je savois sur-le-champ ce qu'elle vouloit dire dans cette langue étrangere; je comprenois également, par les réponses qu'elle faisoit à ceux qui la questionnoient en Anglois, ce qu'on lui avoit demandé; ainsi, me faisant une grammaire particuliere, simple & facile, je pus en peu de temps me mettre au fait de cette langue utile & noble, & rien ne me devenoit étranger.

J'ajoute encore à ces observations, qu'ayant été, comme je l'ai déjà dit, quinze jours sur la tête de ma maîtresse de langue, & n'ayant rien qui pût me distraire, puisque j'étois seul & livré à moi-même, j'ai fait des progrès beaucoup plus considérables que si j'eusse été environné de mes femmes, de mes enfants & de mes concitoyens; en outre, je n'avois aucune crainte ni inquiétude pour ma vie, que l'on ne cherchoit point à m'ôter, de sorte que j'avois l'esprit libre & continuellement occupé à m'instruire.

CHAPITRE VII.

Il prend des connoiſſances ſur le compte de ſa maîtreſſe qui ne lui ſont point plaiſir, & diminuent beaucoup ſon amour-propre.

Je viens de dire dans le chapitre précédent, que, me nourriſſant de la ſubſtance de notre héroïne, je devins plus fort & plus courageux que tous les êtres de mon eſpece; je me croyois, il eſt vrai, plus hardi & plus entreprenant que jamais; mais, comme le degré de mon mérite ne pouvoit être plus conſidérable que celui où ma maîtreſſe me le communiquoit, je trouvai bien à rabattre de mon amour-propre & de ma vanité pouilleuſe, quelque temps avant notre ſéparation. Je vis, la veille que je la quittai, un François qui paroiſſoit homme de mérite & de bon ſens, lui reprocher entre quatre yeux d'avoir voulu trahir ſa patrie chez ſes plus grands ennemis, de leur avoir révélé, pour de l'argent comptant, les ſecrets de la France, dont elle avoit été dépoſitaire d'abord comme ſecrétaire d'Ambaſſade du Duc de Nivernois, enſuite comme Miniſtre Réſident à la Cour de Londres, après le départ de cet Ambaſſadeur; il lui obſervoit encore qu'il avoit été indécent à elle de n'avoir pas conſervé à Londres le *decorum* des emplois dont elle avoit été honorée; qu'elle alloit ſouvent tirer des armes dans un jeu de paume public de Londres; qu'elle eſpadonnoit avec des laquais, des negres, & tout ce qu'il y avoit de plus vil & de plus abject dans cette capitale; qu'elle alloit dans les *bagnos* & les mauvais lieux; que quand il y avoit quelque tumulte, elle ſe cachoit ſous les lits; qu'elle ſe proſtituoit aux hommes les plus miſérables; qu'un

prétendu chevalier François, pensionné de la cour de France pour les injures dont il l'avoit accablée, avoit été dans tous les cafés & les endroits publics de Londres, en disant que, malgré ses habits d'homme & sa croix de St. Louis, ce n'étoit qu'une femme lâche & sans pudeur, avec laquelle il avoit couché plusieurs fois, & que pour ses insolences il lui donneroit le fouet en pleine rue, si elle n'étoit plus honnête dans ses propos, &c. &c.

Ma fanfaronne ne répondit pas grande chose à des reproches aussi sanglants. Elle ne nioit pas tous ces faits, qui paroissoient incontestables, & se contentoit de dire qu'elle n'avoit pas trouvé qu'il y eût de crime, étant abandonnée par son Prince, d'offrir ses services à un autre; qu'elle aimoit encore mieux vivre à Londres aux dépens des Anglois, que de traîner ses jours à la Bastille; que si elle s'étoit cachée dans des *bagnos*, c'étoit pour ne pas avoir le désagrément d'être conduite chez un Juge de paix; qu'à l'égard de ce beau Chevalier, c'est un homme sans honneur, qui, comme il le disoit lui-même,

Flétri par son pays pour une cause juste,
N'est aux yeux des Anglois qu'un imposteur grossier,
Un scribe méprisable, un vil aventurier;

& que par conséquent il ne faut point ajouter foi à ses propos & à ses impostures.

Voilà comment mon hôtesse répondoit aux imputations dont on la chargeoit; je ne suis pas assez habile pour pouvoir juger de la solidité de sa défense; mais ce que je sais, c'est que les reproches ont fait beaucoup plus d'impression sur moi que la justification, & que j'ai commencé à diminuer de l'estime que j'avois pour mon héroïne, &, par la suite, de celle que je croyois aussi mériter.

CHAPITRE VIII.

Il va dîner chez son Excellence Monseigneur Benjamin Franklin. Portrait de ce Ministre Plénipotentiaire ; ce qui se passe à table.

Le lendemain de ces belles instructions que je venois d'acquérir, mon hôtesse fut invitée d'aller dîner à Paris chez un homme d'une grande réputation, venant d'une partie du monde bien éloignée de la nôtre, & Ministre Plénipotentiaire d'un peuple considérable, qui venoit de se révolter contre sa mere-patrie. Je fus charmé de cette visite, parce qu'ayant souvent entendu parler de ce personnage, je desirois le connoître particuliérement.

Nous nous rendîmes donc à deux heures chez son Excellence, que je ne pus bien distinguer qu'à la fin du repas, parce qu'il me fallut un temps assez considérable pour sortir de ma retraite & pouvoir faire l'observateur, en me plaçant sur une fleur qui ornoit les cheveux de ma Chevaliere. Heureusement que je me trouvai nez à nez, face à face de Monsieur l'Ambassadeur. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur, en contemplant la figure grotesque de cet original, qui, sous l'habit le plus grossier, affectoit de temps en temps le ton & les gestes d'un petit-maître. Un teint bruni par le soleil, un front ridé, des poireaux sur toute la figure, qu'on disoit être pour lui un aussi bel agrément, que les signes qui caractérisoient le joli visage de Madame la Comtesse du Barry ; un gros & large menton, comme sont ceux que l'on qualifie de *mentons de*

galoche, un nez épaté & des dents que l'on auroit plutôt prises pour des clous de gérofle, si on ne les eût vu fichées dans une mâchoire épaisse : tel est, à peu de choses près, le portrait au naturel de son Excellence. Quant à ses yeux, je n'ai pu les distinguer, parce que, comme je l'ai dit, j'étois en face de lui, & qu'il avoit une paire de lunettes accrochée à ses tempes, qui lui cachoit un bon tiers du visage.

Je remarquai que les convives étoient assez gais ; l'on rioit beaucoup, & l'on plaisantoit sur le compte de Messieurs les Anglois. Je vis qu'on but treize santés ; &, ce qui me fit plaisir, c'est que la premiere & la seconde furent pour le Roi & la Reine de France, mon ancienne maîtresse, celle que j'ai le plus aimée, & que je n'oublierai de ma vie.

Ces treize santés bues, à peu de distance l'une de l'autre, tantôt avec du vin rouge & tantôt avec du vin blanc, réveillerent la gaieté des assistans ; mon héroïne alla se placer auprès du maître de la maison, & lui chanta quelques vers de sa composition, qui ne m'avoient pas paru bien merveilleux quand elle les avoit faits, mais auxquels on ne manqua cependant point d'applaudir. Je vis très-distinctement son Excellence, pour remercier son Apollon, l'embrasser avec ardeur, sans quitter néanmoins ses lunettes, & lui dire tout bas à l'oreille : « *à ce soir, ma divine.* »

J'augurai bien de ces deux mots, & j'espérai qu'il y auroit un petit tête-à-tête dont je serois spectateur, ce qui me divertissoit beaucoup d'avance ; j'en avois déjà vu plusieurs dans ma vie, & celui-ci, suivant mes petites idées, devoit me paroître très-curieux ; mais je fus cruellement trompé dans mes conjectures : & peu s'en est fallu que le lendemain de cette fête ne fût le dernier de mes jours.

CHAPITRE IX.

Le pou perd sa maîtresse; nouvelles infortunes; déluge universel. Ses réflexions sur l'ame des poux. Il trouve un nouveau maître.

Mon hôtesse, après dîner, se trouvoit incommodée pour avoir bu la valeur de quatre bouteilles, tandis que son ordinaire n'étoit que de deux. Elle se mit à la fenêtre pour prendre l'air, & fit malheureusement un mouvement un peu trop violent, auquel je ne m'attendois pas. Il est bon d'observer que j'étois encore sur la fleur qui faisoit un des ornements de ma bienfaitrice, & que je n'avois pas eu le temps de pouvoir rentrer dans ma retraite. Ce mouvement imprévu me fit tomber sur un banc de pierre, près de la porte de son Excellence; le coup fut rude & m'étourdit pour le moment: quand je revins à moi, je me trouvai plus embarrassé que jamais. Que devenir? j'attendois que quelqu'un vînt s'asseoir à mes côtés, pour que j'y pusse trouver un asyle; mais ce bonheur n'arriva pas comme je le desirois: une averse affreuse vint au contraire une heure après m'ôter toute espérance. A quelles vicissitudes sommes-nous exposés, & que de maux nous avons à souffrir dans la vie! Vous en allez voir deux échantillons dans ce chapitre & dans le suivant. Je frissonne encore lorsque j'y pense.

1°. Cette pluie abominable: c'étoit comme un nouveau déluge: une mer orageuse remplissoit toute la rue, & des torrents, qui tomboient de tous les toits, offroient à mes yeux un spectacle effroyable.

Pour ſurcroît de douleurs, une gouttiere d'une groſſeur énorme étoit perpendiculairement au deſſus de ma tête, & les volcans d'eau qui en ſortoient me plongeoient dans la derniere extrémité : j'avois beau me tapir dans une petite foſſette que des enfants avoient probablement faite pour leurs plaiſirs ſur ce banc ; c'étoit comme un abyme dans lequel, continuellement pouſſé & repouſſé par la violence des vagues, tantôt je montois au-deſſus du golfe, tantôt j'étois replongé juſqu'au fond. Enfin j'y perdis toute connoiſſance, j'étois comme rentré dans le néant, je ne ſouffrois plus, ne voyois plus, ne ſentois plus.

Je ne puis dire le temps que dura cette cruelle cataſtrophe ; mais le ſoleil reparoiſſant enſuite, plus ardent que jamais, diſſipa, à la longue, les eaux qui avoient probablement couvert toute la ſurface du globe ; l'abyme où j'étois ſe deſſécha, & la chaleur vivifiante du conſervateur de la nature réveilla mes ſens engourdis ; je revins enfin de ma profonde létargie ; c'étoit comme une nouvelle exiſtance pour moi : la ſeule différence, c'eſt que j'étois plus gros & plus puiſſant qu'au moment de ma naiſſance, & que je me rappelois encore très-diſtinctement tous les événemens qui m'étoient arrivés.

Mais, dans cet aſſoupiſſement univerſel de mes ſens & de toutes mes facultés, où étoit alors mon ame, cette ſubſtance céleſte ſans laquelle mon corps ne ſeroit qu'une matiere inſenſible, & telle que la pierre ſur laquelle j'étois par haſard tombé ? Partageoit-elle l'engourdiſſement de la machine qui la tenoit renfermée ? Etoit-elle tellement inhérente à mon corps, que, lors de l'anéantiſſement de celui-ci, elle en dût ſuivre le triſte ſort ? Pourquoi ne pouvoit-elle plus ſentir ? Pourquoi n'avoit-elle plus la liberté de penſer ? Qu'étoit-elle alors ? Où étoit-

elle ? Les hommes, d'après les réflexions que je leur ai entendu faire plusieurs fois, prétendent que l'ame est une substance spirituelle, distincte du corps, & immortelle. Si elle l'est, comme ils le disent, & si la preuve de son existence réside dans la faculté de penser, il s'ensuivroit que, quoique mon corps fût comme anéanti, mon ame auroit toujours dû dans ce moment jouir de sa raison, de son entendement, & ne pas cesser d'exister, indépendamment de l'autre substance. Toutes ces idées, que je me forme actuellement, me font croire que cette ame n'est qu'une chimere ; qu'elle ne consiste que dans l'organisation de nos corps, & que cette organisation une fois dérangée, tout est dissipé & rentré dans le néant d'où il a été tiré.

Je n'ignore pas que les hommes, dont l'orgueil & l'amour-propre sont inconcevables, se mettent dans la tête que tous les êtres qui ne sont point eux, & qu'ils qualifient du nom de bêtes, n'ont point d'ames, & qu'à eux seuls est le droit & l'honneur d'en avoir. Pour expliquer ce qui nous fait agir de telle ou telle maniere, ils nous accordent simplement une faculté qu'ils nomment *instinct*. Mais cet instinct, quel est-il ? Comment peuvent-ils y trouver une différence avec celui qu'ils disent être leur ame ? C'est ce qu'ils n'ont jamais pu définir jusqu'ici, & qu'ils ne définiront jamais. Ce que je sais, moi, c'est que nous autres messieurs les Poux, nous raisonnons & pensons quelquefois aussi bien qu'eux ; & je puis encore ajouter, que je ne voudrois pas trocquer mon *instinct* contre l'ame de la plupart d'entr'eux. Mes compatriotes voudront bien me passer cette dissertation, qui est en notre faveur ; revenons maintenant à mon histoire.

Revenu de ma cruelle létargie, je passai environ huit heures à me remettre de mes fatigues, & à

reprendre les premieres forces de la convalefcence ; enfuite l'appétit, ou plutôt le befoin vint m'affaillir ; c'eft une maladie bien cruelle, quand on n'a pas de quoi affouvir la faim. Je ne favois quel étoit le reftaurateur à qui je puffe avoir recours ; j'en voyois bien des fourmilieres, qui paffoient & repaffoient continuellement, mais aucun ne s'arrêtoit. Telle fut ma pofition défagréable pendant une nuit entiere, jufqu'au lendemain à midi ; le mal qui me confumoit alloit toujours en augmentant ; & je me voyois au moment, où, forti d'un naufrage, tel qu'il n'en a jamais exifté de mémoire de pou, j'allois périr d'inanition, lorfqu'enfin Dieu eut pitié de fa pauvre créature, en m'envoyant deux braves garçons, qui fe mirent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Auquel des deux devois-je m'attacher ? Tel qu'un âne, entre deux bottes de foin, j'ai d'abord héfité quelques minutes, enfin je me fuis déterminé pour celui qui étoit à ma droite ; c'étoit peut-être le fort le plus funefte qui pouvoit m'arriver ; mais enfin, ne connoiffant ni l'un ni l'autre, je ne favois qui méritoit la préférence.

CHAPITRE X.

Il retrouve quelques-uns de fes enfants. Ses réflexions Philofophiques fur la Mort. Il eft prêt à être brûlé vif. Il évite ce nouveau danger, & fe trouve chez le fameux Caron de Beaumarchais.

CELUI donc qui devint mon hôte paroiffoit avoir une forêt bien garnie ; c'étoit pour moi un

appas très-agréable. J'eus beaucoup de peine à gravir au ſommet de mon protecteur, mais enfin j'y parvins, & je me trouvai heureux & ſatisfait pour le moment. Il me ſervit une table bien approviſionnée : la premiere choſe que je fis fut de me bien régaler : Dieu ſait ſi j'en avois beſoin, & comme je m'en donnai. Je crois que, ſans ce ſecours ſi deſiré & ſi long-temps attendu, deux minutes plus tard c'étoit fait de ma vie.

Quand je me fus bien raſſaſié, je fis quelques pas dans le bois, & j'y rencontrai pour mon bonheur, entre un grand nombre de mes freres, trois de mes enfants, qui étoient nés ſur la tête du *Toutout* de M. le Premier Préſident, & que je n'avois pas revus depuis.

Mes pauvres enfants avoient eſſuyé bien des tribulations & des infortunes ; leurs aventures, qu'ils m'ont contées & que je ne retracerai point ici, pour ne m'en tenir qu'à ce qui m'eſt perſonnel, m'ont fait verſer des larmes de ſang, en même temps que je goûtois la ſatisfaction de les revoir & de les preſſer ſur mon ſein. Il faut être pere pour connoître les différentes ſenſations que j'ai éprouvées en pareille occaſion. « Hélas ! mes pauvres enfants, *leur ai-je*
» *dit*, nous ne ſommes nés que pour mourir : une
» année entiere eſt le plus long cours de notre vie ;
» qu'eſt-ce que ce temps, en comparaiſon de l'éter-
» nité ? Si notre ame meurt avec nous, tous nos
» maux ſont finis ; ſi elle nous ſurvit, peut-être
» ornera-t-elle le corps de quelques êtres plus for-
» tunés. D'ailleurs, la mort en elle-même n'eſt rien,
» un clin d'œil n'eſt pas plus rapide qu'elle ;

„ Laiſſons au vulgaire des hommes
„ Redouter de la mort les pieges imprévus ;
„ Elle n'eſt point, tant que nous ſommes ;
„ Quand elle eſt, nous ne ſommes plus.

» Pour nous, mes chers amis, *leur ai-je ajouté*,
» oublions le paſſé ; regardons-le comme un ſonge,
» l'avenir eſt incertain ; nous ne tenons que le pré-
» ſent : ainſi jouiſſons-en, puiſque nous le poſſédons,
» & chaſſons tous les chagrins & toutes les inquié-
» tudes, qui nous rendent ſeuls malheureux ».

C'eſt ainſi que je cherchois à conſoler mes enfans dans le nouvel aſyle que je venois de rencontrer. J'eſpérois que mon bonheur ſeroit de quelque durée, mais le ciel en avoit diſpoſé autrement.

Mon hôte étoit un malheureux, qui ne m'avoit donné l'hoſpitalité que pour me faire ſouffrir un ſupplice encore plus terrible que celui que je venois d'éprouver ; heureuſement que, ſans une autre méchanceté qui lui a paſſé par la tête, & qui n'étoit point relative à moi, j'ai encore échappé à cette terrible cataſtrophe. M. la Fleur, c'eſt ſon nom, avoit l'honneur d'être valet de chambre ; c'étoit un grand gaillard, bien découplé, haut de près de ſix pieds : j'ai toujours remarqué que, parmi les domeſtiques, une riche taille leur donnoit une très-grande conſidération ; & la taille de M. la Fleur lui avoit procuré la place de premier gentilhomme de la chambre d'une eſpece de petit Miniſtre en ſous-œuvre, qui, par ſon hypocriſie, ſes intrigues & ſon eſprit, étoit devenu une eſpece de perſonnage fameux, & jouoit un rôle dans le monde. M. la Fleur n'étoit pas content de ſon maître, car j'entendis, lorſqu'il fut de retour dans ſon grenier, qu'il murmuroit ouvertement contre lui, & ſe ſervoit de termes très-indécens, & très-peu convenables à la modeſtie dont ſon maître ſe paroit.

« Cet impertinent, diſoit-il, affecte avec moi
» une hauteur qui ne lui convient pas : il ſait que
» nous ſommes parens ; ſi je ſuis chez lui, ce n'eſt
» point par charité qu'il m'a pris : j'aurois trouvé,

» si je l'eusse voulu, de meilleures places ailleurs ;
» il devroit donc avoir plus d'égards pour moi.
» Il me défend de porter le nom de Caron ; voyez
» l'impudent, comme si je lui faisois déshonneur !
» Il est plus dans le cas de me faire rougir de
» honte que moi de lui faire tort. Mon pere valoit
» bien le sien ; un serrurier vaut bien, je crois, un
» horloger ; mon pere, sans me vanter, faisoit les
» plus beaux ouvrages du monde. Ma sœur, toute
» cuisiniere qu'elle est, a bien raison de ne pas le
» voir ; elle dit qu'*elle n'a pas été blâmée par arrêt*
» *du Parlement*, & qu'elle a toujours son honneur ;
» par parenthese, elle fait bien de le dire, pour
» qu'on la croie ; pour moi j'ai grande envie de
» planter mon homme là, & de me mettre à la
» tête des affaires de Mademoiselle Fanfan : quand
» on est aussi bien bâti que je le suis, on sait mettre
» son épingle au jeu, & on sait l'en tirer à propos
» chez une actrice d'Opéra. Ne voilà-t-il pas mon
» animal qui sonne, comme s'il falloit être à chaque
» minute à ses ordres ; hé bien, qu'il attende, je
» ne suis pas fait pour me presser pour lui, il ne
» veut pas seulement me laisser le temps de me don-
» ner un coup de peigne. Oui, sonne, sonne tou-
» jours ; vas, vas, je suis bien mécontent de toi ;
» pour peu que la moutarde me monte au nez, je
» t'envoie à tous les diables, prends-y garde ».

M. la Fleur en étoit là de ce soliloque, lorsqu'un autre valet entre. « Monsieur vous appelle, lui dit-» il ; il s'impatiente & nous fait tous enrager, allez-» y donc, je vous prie ». « *Qu'il aille se faire--*, » répondit mon patron ; comment ! Je ne puis avoir » un moment à moi : & que veut-il donc ? Je vais » descendre & lui parler comme il le mérite ».

Il descendit donc de l'air le plus furieux & le plus mécontent. « Que demande, Monsieur ? --

» Où étiez-vous donc depuis une heure que je vous
» sonne. -- Il n'y a pas quatre minutes que Monsieur
» a sonné & j'allois m'accommoder ; je croyois en
» avoir le temps, puisque Monsieur a dit qu'il ne se
» feroit coiffer qu'à deux heures. -- Non, je veux
» l'être actuellement ». Le valet s'apprêtoit en conséquence à remplir ses fonctions ; déjà il avoit mis son tablier ; déjà ses peignes étoient dans ses cheveux, lorsque le maître lui dit : « *je change de sentiment, ce ne sera que pour deux heures* ». M. la Fleur retourna donc à sa chambre, & ce fut là qu'il en dit encore de plus belles contre son parent. Comme il savoit défiler le chapelet des sottises de son maître, & comme il me divertissoit ! Mais, tout en grondant & pestant, il lui prit une idée qui me déplut beaucoup. *On ne gagne rien*, disoit-il, *que des Poux avec cet impertinent, je crois que j'en ai la tête pleine, je ne cesse de me gratter ; il faut que je me peigne à fond.*

A ces terribles mots tout mon sang se gela. « Voilà
» donc pour le coup mon dernier moment, *me disois-*
» *je.* O mes enfans, ne vous ai-je retrouvés que pour
» vous voir périr avec moi ; & quel supplice affreux
» on nous présente ! » En effet, un réchaud plein de feu, que notre bourreau avoit monté, étoit à nous attendre, & à nous engloutir pour jamais.

Le malheureux commence en effet son exécution. Déjà plus des trois quarts de mes compatriotes & deux de mes enfants sont saisis par ce barbare, qui les jette impitoyablement dans les flammes. Chaque supplice, par l'éclat qu'il faisoit, étoit autant de poignards que l'on m'enfonçoit dans le cœur ; je souffrois mille morts pour une ; j'étois si troublé & si hors de moi-même, que je ne cherchois même plus à éviter le danger, je fus pris, comme mes camarades, dans le redoutable instrument préparé pour notre perte. J'étois déjà placé sur un papier

avec huit autres patients, & nous n'attendions que le moment d'être brûlés vifs, lorſque M. la Fleur eut une idée bien flatteuſe pour moi.

« Parbleu, *ſe diſoit-il*, M. le FAT (il parloit ainſi
» de ſon maître) il faut vous apprendre ce que l'on
» gagne à votre ſervice; je veux donc vous ſervir
» un petit plat de mon métier; il faut que ces petits
» Meſſieurs (en parlant de nous) vivent à vos dé-
» pens, je vais donc en orner la tête du fameux
» auteur du *Barbier de Séville*. Quand vous ſerez
» avec vos Marquiſes & vos Ducheſſes, il ſera fort
» joli de vous gratter comme un Pouilleux que vous
» ſerez. Comme on rira de vous voir! Quels
» complimens vous recevrez de la belle acquiſition
» que vous aurez faite, & que vous m'en aurez
» d'obligations! »

Tel fut le projet de cet homme, & ce projet fit ceſſer toutes mes terreurs; ce fut un baume ſalutaire qui ſe répandit dans mes veines; je ne pouvois être mécontent que d'une choſe, c'étoit le mépris que ce valet avoit pour moi: mais, dans un moment où il me rendoit la vie, je n'y regardai pas de ſi près.

Alors M. la Fleur continue avec plus de courage que jamais à extirper de ſa tête le reſte des malheureux qui y végétoient encore; il nous réunit tous avec grand ſoin, craignant même de nous faire du mal; nous étions au moins vingt-cinq. Pour nous faire trouver meilleure la table qu'il nous deſtinoit, il crut que nous devions avoir un bon appétit: en conſéquence, après nous avoir retiré tous les aliments qui ſe trouvoient avec nous, il nous enferma dans un papier bien plié, & nous mit dans ſa poche, où nous reſtâmes environ une bonne heure, dans l'eſpérance d'éprouver un ſort plus heureux & plus noble; car j'ai des ſentiments; & je le dis à mon honneur & gloire, j'aime beaucoup mieux les maîtres que les

domeſtiques. On eſt auſſi bien mieux ſervi chez eux ; & l'on y apprend des aventures & des anecdotes beaucoup plus intéreſſantes.

Enfin au bout de ce temps M. la Fleur fit ce qu'il avoit dit, il nous plaça dans le nouveau domicile qu'il nous avoit deſtiné, & eut l'attention de nous fournir une ample proviſion de vivres.

CHAPITRE XI.

Le petit Miniſtre ; ſon apothéoſe par lui-même ; ſes grands exploits ; il gouverne la France ; ſes quatre Secrétaires, ſon Aumônier. Il va à l'opéra, s'y fait admirer, & finit ſa journée chez Madame Gourdan.

M. LA FLEUR avoit bien raiſon de dire que mon petit Miniſtre étoit fat & impertinent ; mais cela ne ſuffiſoit pas : il pouvoit dire le plus fat, & le plus impertinent qu'il y eût en France : jamais je n'ai vu ſon égal, quoique j'aie connu bien du monde. J'en puis parler pertinemment, car je m'étois placé juſtement au milieu de ſa tête, au point de réunion de toutes les idées qui s'y formoient, & rien ne me divertiſſoit davantage. Je ne bougeai point de mon poſte pendant le temps que je reſtai dans cette habitation ; je laiſſois mes camarades s'arranger comme ils le vouloient ; ils ſe marioient, ils faiſoient des enfants ; mais moi, plus occupé qu'eux, je m'inſtruiſois, je raiſonnois, je philoſophois.

Mon important Petit-Maître dîna, le premier jour que je fus avec lui, ſeul, contre ſon ordinaire, à ce qu'il m'a paru. Après ſon repas, il s'enfonça dans une

une grande bergere, les pieds fur un couffin de velours, & fe rappeloit avec plaifir le haut point d'élévation où il étoit monté, *difoit-il*, par fon mérite. Voici, à-peu-près, le réfumé des obfervations qu'il faifoit fur lui-même.

« Je ferai certainement plus célebre & je mérite » plus de l'être que les plus puiffants Miniftres de » bien des empires, & que même plufieurs Monar» ques qui ont eu de la réputation & qui ne la devoient » fouvent qu'à leur naiffance & au hafard d'avoir » rencontré de grands généraux d'armées & de gens » inftruits. Pour moi, je ne dois ma fortune & ma » réputation qu'à mon feul mérite & à la profondeur » de mon génie. Mon hiftoire fera fûrement très» curieufe & très-intéreffante ; mais il faudroit pour » la faire un écrivain digne de moi, & où le trouver ? » Sorti du néant (ce que je ne dis pourtant qu'à moi) » quelles difficultés n'a-t-il pas fallu furmonter pour » m'élever au point où je fuis ! Un corps entier de » la Magiftrature a voulu me perdre, je l'ai écrafé. » Mon efprit tranfcendant & mes farcafmes m'ont » attiré d'abord l'amitié des Princes du fang & des » plus grands Seigneurs du Royaume, & enfuite » les regards & l'admiration de tout le public *étonné* » *& enchanté de me pofféder*. Il n'exiftoit qu'un Vol» taire : ce Dieu n'eft plus, on me donne actuelle» ment fa place. Il n'eft point, dit-on, actuellement » de plus grand Génie dans l'Europe que le mien. » JE GOUVERNE UNE VIEILLE COMTESSE ; j'ai » pris fur elle un afcendant irréfiftible, & lui fais » faire tout ce que je veux ; *cette vieille femme mène* » *fon vieux mari par le bout du nez* ; ce vieux bon » homme, fans avoir le titre de Premier Miniftre » de la France, n'en a pas moins tous les pouvoirs, » & exerce, lui feul, toute l'autorité du Roi ; me » voilà donc, par le fait, prefque LE SOUVERAIN

» DU ROYAUME. C'eſt moi qui ai fomenté la ré-
» bellion des Américains, j'ai fait la guerre avec les
» Anglois, & j'en attends une fin, qui, portant ma
» gloire au plus haut degré, fera en même temps le
» bonheur de ma nation ; je viens de forcer l'Empe-
» reur à accepter les propoſitions de paix que je lui
» ai impoſées, le menaçant, ſans cela, de me réunir
» au Roi de Pruſſe. J'ai fait donner à *Sartine* le dé-
» partement de la Marine ; à *Necker*, celui des Fi-
» nances ; à *Amelot*, celui de Paris ; les gens de
» lettres m'eſtiment, le peuple m'adore, & les grands
» me craignent ; j'ai toutes les lettres de cachet à ma
» diſpoſition. Gare à ceux qui me provoqueront ; ils
» ſeront terraſſés à l'inſtant, & je forcerai ainſi mes
» ennemis à ſe taire & à me redouter. »

Il ſonne dans ce moment, & demande à ſon portier les invitations qu'on lui avoit envoyées. On les lui préſente. -- « Voyons, dit-il, s'il y a quelque choſe
» qui me convienne.

» LE DUC DE CHARTRES, *pour ce ſoir* . . . La
» Ducheſſe en ſera, il faudra être trop réſervé &
» trop raiſonnable ; je veux aujourd'hui de la gaité ;
» je n'y irai point.

» LE PRINCE DE CONTI *m'attend à ſa loge à la*
» *fin de la Comédie*. Il pourra m'attendre long-temps.

» *La petite* FANIER . . . . . Toujours avec ſon *Do-*
» *rat* ; ce ſont les deux doigts de la main. Ils ſont
» inſéparables ; je ne veux point nuire à leur bon-
» heur.

» L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE . . . . Ce n'eſt
» point chez lui que je trouverai d'amuſement, mais
» il faut que je lui parle pour affaires, il attend tou-
» jours ce manifeſte ; je vais lui mander que je l'au-
» rai fini demain, qu'il peut paſſer chez moi mardi à
» dix heures.

» La Comtesse Sempiternelle . . . . . Non
» ma chere, pour aujourd'hui, mais demain je ferai
» à votre lever.

» Amelot . . . . Aura-t-il des filles ce foir? Cela
» pourroit très-bien être, j'y vais paffer pour m'en
» informer.

» *Madame la Comteffe de Gourdan.* Oh, oh !
» voyons . . . . *Du nouveau . . . . . . deux . . . . . .*
» *Quinze ans . . . . Des boutons de rofes prêts à s'épa-*
» *nouir . . . . Me voilà décidé.*

» *Où eft mon premier fecrétaire ?* Monfieur, il
» n'eft pas revenu de chez M. de Sartine. -- *C'eft*
» *bon ; où eft le fecond?* Il eft renfermé depuis deux
» heures dans fon cabinet avec fon Excellence
» Monfeigneur de Francklin. -- *Et le troifieme ?* --
» Il eft forti, en difant qu'il alloit donner des inf-
» tructions de votre part au Miniftre de la Guerre.
» -- *Et le quatrieme?* -- Il a grande compagnie au-
» jourd'hui chez lui, & doit donner un bal ce foir,
» de forte qu'il n'eft pas vifible pour le moment. *Il*
» *me faut pourtant quelqu'un pour le préfent. Allez*
» *me chercher mon Aumônier.* »

L'Abbé vint. Mon ami, lui dit mon maître, voici plufieurs lettres, lifez-les, & répondez-y ce foir : c'eft un fervice que vous rendrez à mes commis, qui font tous occupés, & dont je vous faurai gré, car j'ai tant d'affaires pour le moment que je ne puis me mêler de ces bagatelles. Faites partir ces réponfes auffi-tôt qu'elles feront finies ; je vais préfenter mes hommages à la Reine. « *Mais, Monfieur,* dit l'Au-
» mônier, *que dire dans ces lettres? -- Vous excuferez*
» *fi je ne puis me rendre aux invitations ; voilà tout.* --

» Et quand les fignerez-vous , fi vous fortez ? —
» *Tenez , l'Abbé , prenez ma* GRIFFE , *[*] fervez-vous-
» en , mais n'en abufez pas.* »

Ces ordres ainfi donnés , mon impertinent s'habilla , mit à fon doigt un diamant de plus de 100, 000 livres, qui lui avoit été donné par l'Impératrice-Reine de Hongrie , monta dans un joli vis-à-vis , & nous conduifit à l'Opéra. Sa Majefté , mon ancienne & glorieufe maîtreffe , y arrivoit en même-temps que nous, & reçut les acclamations de tout le peuple : j'aurois auffi voulu pouvoir y réunir mes battements de mains, pour lui témoigner mon refpect & mon attachement; mais la pofition où j'étois , étant ferré étroitement entre cinq à fix cheveux , m'en a ôté la liberté.

Mon introducteur fit deux fois le tour des loges : c'étoit l'homme univerfel , il connoiffoit toutes les dames qui ornoient le fpectacle ; tantôt il fourioit à l'une , tantôt il baifoit la main de l'autre , il faluoit celle-ci de l'air le plus affable & le plus refpectueux ; à celle-là il difoit feulement avec un léger figne de tête ; « *bonjour la belle enfant.* » Il fe mit enfuite au balcon , fe tenoit plus debout qu'affis ; il avoit l'attention de prendre fouvent du tabac , pour faire briller fon magnifique brillant ; bien des hommes vinrent lui parler ; enfin s'il n'a pas été vu & admiré de tous les fpectateurs , ce n'a point été de fa faute.

Quand l'Opéra fut fini , il fe plaça fur l'efcalier pour fe montrer de plus près ; tout le monde s'arrêtoit pour lui parler , toutes les dames vouloient l'avoir à fouper ; mais il ne pouvoit , difoit-il , fe

[*] Une GRIFFE eft un nom eftampé ou empreint ; dans tous les bureaux on a ainfi le nom du Roi pour former des *lettres de cachet* , dont il n'a pas la moindre connoiffance. Les Miniftres ont auffi leur GRIFFE , pour n'avoir pas la peine de figner ; leurs commis en font autant. Il n'eft donc pas étonnant qu'un fi grand perfonnage que Beaumarchais ait auffi la fienne.

ſubdiviſer à l'infini : il refuſoit avec un air de chagrin & une modeſtie qu'il ſavoit affecter divinement. Son carroſſe arrive, il s'élança dedans avec une grace ſurnaturelle, & nous conduiſit à l'hôtel de la *Comteſſe de Gourdan.*

Mon paillard fut reçu avec beaucoup de politeſſe & de prévenance; on avoit pour lui la plus grande circonſpection; on le fit entrer dans un joli ſallon, où les deux *Roſes* qui lui avoient été annoncées furent introduites un inſtant après. » *Venez mes anges*, leur » dit-il, *vous avez l'air craintif; n'ayez aucune in-* » *quiétude; je veux être votre ami* ».

C'étoit réellement deux figures céleſtes; je ſortis un peu pour les admirer, & ma curioſité fut amplement ſatisfaite; le plus bel incarnat animoit leurs viſages : l'une étoit une brune piquante, l'autre une blonde raviſſante; elles étoient toutes deux faites de cire à l'égard des bras, des mains, de la gorge & des pieds.

Si mon protecteur eût été eccléſiaſtique, il n'auroit pas manqué de goûter des deux fruits défendus qu'on lui préſentoit; mais n'étant qu'un ſimple laïc, tout impudent qu'il étoit, il fit un choix dans les deux, prodigua à ſa bien-aimée toutes les careſſes qui pouvoient la dédommager du ſacrifice auquel elle ſe ſoumettoit; &, après un tête à tête de deux heures, il quitta ſa divinité, & retourna à ſon hôtel, où nous nous couchâmes tous de bonne heure, car il n'étoit que minuit; ce qui lui arrivoit très-rarement.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre le petit Miniſtre & le Dr. Benjamin Francklin, relativement aux projets de la France contre l'Angleterre. Le Pou eſt chaſſé de ſon domicile, il en trouve un d'une condition plus relevée, mais moins avantageuſe pour lui.

Le lendemain matin, on vint annoncer ſon Excellence le Dr. Benjamin Francklin, avant que nous fuſſions levés, ce qui nous empêcha de reſter plus long-temps au lit, où nous commencions à faire encore de nouvelles réflexions. Ces deux hommes d'importance eurent une conférence intéreſſante dont je vais faire le récit tel que je l'ai entendu.

Dialogue Intéressant.

Le Docteur.

Il faut enfin, mon cher, prendre des arrangemens ſolides, car tout notre temps ſe paſſe à ne rien faire; & cependant les Anglois trouvent continuellement des matelots, ils conſtruiſent des navires, ils arment à force, & nous ſommes menacés d'être détruits ſans les ſecours les plus puiſſants de la France.

L'*Impudent.*

Docteur, ce que je vous ai promis, je l'ai tenu; 1°. vous avez en Amérique notre flotte du Comte d'Eſtaing qui tient bloquée celle de l'Amiral Biron.

Le Docteur.

Qu'appellez-vous? Mais c'eſt Biron qui bloque d'Eſtaing.

L'*Impudent.*

Voilà comme vous ne pouvez jamais rien comprendre dans les affaires politiques; ſachez que ce

que je vous dis eſt juſte ; vous en verrez des effets avant la fin de l'année.

Le Docteur.

Dieu le veuille !

L'Impudent.

En ſecond lieu, je vous ai promis une nouvelle flotte qui croiſera d'abord dans nos parages ; nous menacerons les Anglois d'une deſcente dans leur pays ; cela les intimidera ; leur flotte commandée par Hardi n'oſera point s'éloigner ; c'eſt tout ce que nous voulons.

Le Docteur.

Belle avance ! Et à quoi cela menera-t-il ?

L'Impudent.

A vous ſoutenir dans votre propre pays ; à empêcher les Anglois de renouveller leurs forces en Amérique, à vous mettre dans le cas de les prendre par famine, & enfin à les traiter comme vous avez déjà traité Burgoyne.

Le Docteur.

Dieu le veuille ! Mais je crois qu'il vaudroit beaucoup mieux, au lieu d'une deſcente en Irlande, conduire à Boſton toutes les troupes prêtes à être embarquées ; &, avec ce renfort, nous ſerons ſûrs de chaſſer pour jamais les Anglois de tout notre pays.

L'Impudent.

C'eſt ce que nous verrons, ſi vous êtes bien raiſonnable, & ſi le Congrès nous accorde ce que *Sartine* & moi nous demandons depuis long-temps.

Le Docteur.

Je vous ai engagé ma parole ; cela doit vous ſuffire.

L'Impudent.

En troiſieme lieu, je vous ai promis de forcer le Roi d'Eſpagne à déclarer ouvertement la guerre à

la Grande-Bretagne ; j'ai tenu, comme vous voyez, ma parole. N'avez-vous pas plus que vous ne desiriez ?

Le Docteur.

Mais nous étions convenus que la flotte du Comte d'Orvilliers ne se réuniroit point à une division de celle d'Espagne, parce que cela nous sera sûrement plus nuisible qu'utile.

L'Impudent.

Mon cher, vous avez la vue courte, on le voit bien ; vous n'allez pas plus loin que le bout de votre nez ; je ne puis vous en dire davantage. A propos, je vous prie, comment trouvez-vous cette justification du Roi de France à la face de toute l'Europe ?

Le Docteur.

J'avoue qu'on ne peut gueres mieux soutenir une plus mauvaise cause ; mais je crois qu'on auroit mieux fait de garder le silence, parce que cela mettra les Anglois dans la nécessité de répondre ; & ils ont tant de choses à dire !

L'Impudent.

Oui, mais non pas avec autant d'esprit & d'élégance.

Le Docteur.

Il paroît que la tête vous démange beaucoup. Seriez-vous par hasard électrisé ?

L'Impudent.

Je me suis un peu amusé hier au soir à cette occupation, & je ne m'en suis pas mal trouvé cette nuit.

Le Docteur.

Il falloit me prévenir ; vous savez que je ne suis pas ignorant dans cette partie ; je vous aurois fait voir de belles choses.

L'Impudent.

Si vous voulez, ce soir, je vous en ferai voir de bien plus belles.

Le Docteur.

J'y consens : à quelle heure, & où?

L'Impudent.

J'irai vous prendre à huit heures, attendez-moi.

Alors ils se quitterent ; mon protecteur, mécontent des légers frottements de mes camarades qui pâturoient en lieu gras, y mit la main & fut très-surpris d'y trouver un Pou. « *O Dieu* ! dit-il, *une » pareille infection chez moi ! Ce sera cette malheureuse » d'hier au soir qui m'en aura fait présent* ». Il fait alors venir son valet de chambre, se fait peigner à fond, & nous fûmes faits tous prisonniers de guerre. Comme nous ne nous rendîmes qu'à la derniere extrémité, on n'eut aucun égard au droit des gens : &, à mesure que l'on mettoit la main sur quelques-uns de nous, on nous plongeoit dans un bassin d'eau. Je ne croyois point en échapper ; je luttois bien contre les flots, mais je le ne faisois que machinalement, & je me voyois de nouveau à mon dernier moment, lorsque M. la Fleur voulut nous jetter dans les commodités à l'Angloise qui se trouvoient près du cabinet de toilette de M. l'*Impudent*. Mes compatriotes furent tous engloutis pour jamais ; mais, par un bonheur inattendu, je tombai sur le bord du précipice, & l'on n'y fit point attention : il ne s'agissoit que de savoir quel bon Chrétien viendroit me sauver ; peut-être devoit-ce être un domestique, race que j'ai toujours maudite ; mais j'ai été plus heureux ; un véritable Ministre, qui avoit à Monsieur *l'Impudent* l'obligation de sa place, vint me tendre une main propice & bienfaisante, une heure après le danger que je venois d'éprouver.

CHAPITRE XIII.

Projet du Miniſtre de la Marine pour partager la Grande-Bretagne, entre la France, l'Eſpagne & le Congrès. Dialogue entre un Commiſſaire de Marine & ſon ami ſur l'état actuel de la Marine Françoiſe & les abus qui s'y trouvent.

MON libérateur avoit depuis deux jours un projet dans la tête qu'il ne pouvoit effectuer qu'après l'avoir fait approuver du Comte de Maurepas; mais, avant tout, il falloit que mon dernier maître l'eût goûté & fait goûter à la Comteſſe *Sempiternelle*. Voilà pourquoi il étoit venu lui rendre de bonne heure une viſite.

Je n'ai gueres pu comprendre quelles étoient toutes les vues politiques de ce vaſte Génie, car la converſation s'étoit paſſée, lorſque j'étois au ſecret; &, quand je parvins au point le plus élevé de mon Protecteur, je fus très-ſurpris de voir que toute la forêt qui faiſoit le plus bel ornement de ſa tête ſublime, étoit empruntée; pas un ſeul arbre n'étoit de lui: ils étoient plus blancs que blonds, & totalement deſſéchés; enfin, pour me ſervir du mot technique uſité parmi les hommes, c'étoit une perruque d'un volume conſidérable, qui tapée & retapée tant qu'il avoit été poſſible, & poudrée à blanc, préſentoit une figure bizarre & extraordinaire; elle étoit de l'eſpece de celles que l'on nomme à Paris *perruques à la* Sartine. Le vuide qui ſe trouvoit entre la coiffe de la perruque & la tête de mon nouveau maître, m'a empêché de pouvoir connoître diſtinc-

ſement tout ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit ; j'ai ſu ſeulement en gros, qu'il s'agiſſoit *d'un traité de partage entre le Roi de France, celui d'Eſpagne & le Congrès Américain*, par lequel, après que l'on ſe ſeroit emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puiſſance ſi formidable ſur mer, on la diviſoit en trois parties ; le Roi de France devoit avoir l'Angleterre proprement dite, l'Eſpagne auroit l'Irlande, & l'Ecoſſe étoit le lot de Meſſieurs du Congrès. J'ai été auſſi inſtruit très-particuliérement, que M. l'Impudent devoit être nommé *Gouverneur pour le Roi de la ville de Londres*, parce qu'il connoiſſoit déjà cette ville, où il avoit beaucoup d'amis, & que d'ailleurs il falloit lui promettre une récompenſe proportionnée à ſon zele & à l'importance de l'entrepriſe. L'Impudent a paru applaudir à l'exécution d'un projet auſſi noble & auſſi avantageux à ſa patrie & à lui-même. « *Mais*, ajoutoit-il en badinant, où pourrai-je me » loger à Londres avec cette dignité ? le Palais de » GEORGE III n'eſt pas digne de recevoir, tel qu'il » eſt, le Gouverneur du Roi de France. -- C'eſt » ce que nous verrons alors, répondit M. le Suffi- » ſant ; chaque choſe amene ſon temps. „

Je donnai à mon libérateur dans ce moment un nom qui prouve de l'ingratitude de ma part ; mais deux petites réflexions ſerviront à me juſtifier ; la premiere, c'eſt que je ne dois lui ſavoir aucun gré du bienfait qu'il m'a procuré, parce que certainement il n'avoit pas l'intention de me ſauver la vie, ne ſachant pas même que j'exiſtois ; la ſeconde, c'eſt que je ſuis vrai & franc, & que je n'aime point à déguiſer mes ſentiments. Ces deux obſervations que je fais ici en paſſant pourront également s'appliquer à tous les autres événements dont je parlerai par la ſuite.

Après avoir un peu plaiſanté ſur la difficulté de trouver des logements convenables à Londres, mes deux héros ſe ſéparerent, & mon protecteur remonta dans ſa voiture, où il lui arriva un petit accident qui me le fit quitter bien vîte. En voulant relever l'édredon de ſon couſſin, un léger mouvement du caroſſe fit que ſa perruque fut froiſſée du contrecoup ; & , comme elle avoit perdu de ſon éclat, il fallut retourner à l'hôtel, où Monſeigneur en prit une autre toute fraîche, & me laiſſa ſeul ſur celle qu'il venoit de quitter.

Que fit-on de cette derniere qui me ſervoit d'aſile ? Une eſpece de valet de chambre la mit ſur une tête de bois, choſe que je ne connoiſſois point auparavant, & qui me ſurprit, car c'étoit purement une machine qui ne penſoit, n'agiſſoit, & ne remuoit aucunement ; j'ignorois encore quel étoit l'uſage d'une pareille figure humaine, lorſque je vis un vieux Commiſſaire de Marine, qui avoit ſervi pendant plus de trente ans, la regarder fixement, & que je l'entendis dire enſuite à un de ſes amis. “ *Vois-tu* » *bien cette tête ? Si on pouvoit lui donner un corps* » *de la même matiere, & l'habiller tel que le maître de* » *ſa perruque, elle raiſonneroit auſſi-bien que lui ſur* » *la Marine.* „ Son ami lui demanda alors l'explication de cette comparaiſon, & le pria de lui dire quels étoient les défauts qu'il avoit remarqués dans cette partie eſſentielle du Gouvernement.

Comme ils n'étoient pas encore prêts d'avoir audience de ce Miniſtre, le Commiſſaire conſentit à ſatisfaire ſon ami, ils ſe mirent auprès de moi, &, ſe voyant ſeuls, ils parlerent avec liberté, ne ſe doutant pas qu'il y eût un *Pou* à leurs côtés, qui pût comprendre & retenir ce qu'ils diſoient.

Dialogue entre un vieux Commissaire de Marine et son Ami.

Le Commiſſaire.

Connoiſſez-vous l'ordonnance du grand Colbert ſur la Marine.

L'Ami.

N'étant point dans cette partie, je vous dirai ſeulement que j'en ai entendu parler par des gens inſtruits comme d'un chef-d'œuvre; on m'a ajouté qu'elle avoit ſervi de modele pour toutes les autres Puiſſances Maritimes de l'Europe.

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon de dire qu'elle étoit un chef-d'œuvre; je vais vous en donner l'eſſence.

En 1689, Louis XIV, forcé d'entretenir des armées de terre formidables, chercha auſſi à rétablir ou créer la Marine en France. Mais, pour ſubvenir aux dépenſes énormes que cet établiſſement devoit entraîner, il falloit une économie extrême & ſoutenue. Cette économie devoit être le fruit de la plus grande intelligence, & de l'activité la plus infatigable dans les perſonnes chargées de ce travail immenſe; mais où les trouver ces hommes ſi laborieux? Ce ne pouvoit être dans la nobleſſe, deſtinée aux fonctions brillantes de la guerre & du commandement: des officiers militaires, ſans ceſſe obligés de s'éloigner des ports & des arſenaux, ne pouvoient ſe livrer à cette adminiſtration paiſible & continue, & à tous les détails de la conſtruction & de l'équipement des vaiſſeaux. On forma donc un corps toujours ſubſiſtant pour la manutention intérieure.

L'Ami.

N'eſt-ce pas le corps de l'Adminiſtration dont vous voulez parler?

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon; mais dans le commencement qu'il a été établi, on le nommoit *la Plume*, par contraſte avec *l'Épée.* Pour entrer dans ce corps, il falloit avoir des connoiſſances, des talents & beaucoup d'ardeur pour le travail. Comme les fonctions auxquelles ils étoient deſtinés ſe multiplioient & varioient à l'infini, il falloit auſſi un très-grand nombre de ſujets pour les remplir. Les fonds de la Marine n'étant point ſuffiſants pour payer ce corps à proportion de ſes ſervices, on n'y donna que des appointements très-modiques, mais on compenſa, par les honneurs & la conſidération, ce qu'on lui refuſoit du côté de la fortune; on commença par le ſouſtraire à l'autorité de l'épée; on excita ſon émulation, on y établit des grades & une hiérarchie dont voici la gradation. *Ecrivains, écrivains principaux, Commiſſaires ordinaires, Commiſſaires généraux, Intendants & Conſeillers d'état, avec la perſpective de parvenir au Miniſtere.*

L'Ami.

Voilà un ordre admirable, & qui auroit bien dû enflammer les cœurs de tous ceux qui compoſoient le corps de la *Plume.*

Le Commiſſaire.

Ce n'eſt pas tout: on ajouta depuis le grade d'*éleve* avant celui d'*écrivain*; c'étoit une école dans laquelle il falloit paſſer avant que d'entrer dans le corps de la *Plume*, qui dès-lors, ſe trouvant égal en nombre de grades à celui de l'épée, marchoit parallélement avec lui. L'Eleve avoit rang de Garde-Marine; l'Ecrivain, d'Enſeigne; l'Ecrivain Principal, de Lieutenant; le Commiſſaire, de Capitaine; le Commiſſaire-général, de Chef d'Eſcadre, & l'Intendant, de Lieutenant-général.

L'Ami.

Mais quelles étoient positivement les fonctions des officiers de la *Plume* ?

Le Commissaire.

Elles étoient considérables ; les voici : 1°. la visite, l'achat, la recette & l'emploi de toutes les matieres servant à la construction, à l'équipement & à l'armement des vaisseaux ; 2°. l'admission, la formation, la Police & la levée des matelots.

Dès que le vaisseau étoit armé & en mer, le Capitaine devenoit dès ce moment le maître absolu dans son bord ; & l'officier de plume n'étoit plus que l'économe des effets du Roi, & l'historien des fautes, ou des succès des représentants de Sa Majesté.

L'Ami.

Combien cet équilibre salutaire dura-t-il de temps ?

Le Commissaire.

Il a subsisté, mon cher, jusqu'au Regne de Louis XVI, à quelques modifications près. Par exemple, ce fut le Duc de Praslin qui donna à la *Plume* le titre plus honnête de Corps d'administration, & depuis, sous le Ministere de M. de Boynes, on accorda à plusieurs de mes confreres, ainsi qu'à moi, des croix de St. Louis.

L'Ami.

Qui donc dérangea cet ordre & cette harmonie si intéressante ?

Le Commissaire.

Hélas ! vous devez bien vous en douter ; c'est le Porteur de cette perruque. Cet homme, d'abord simple conseiller au Châtelet, moyennant une finance de 125 louis, étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police, c'est-à-dire, du troisieme Commis du Prévôt de Paris ; il devoit rester dans ce poste, qu'il remplissoit assez bien au désavantage des filoux.

Quoique Espagnol d'origine, il n'avoit point la fierté ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au contraire bas & rampant; il s'étoit enrichi dans sa place de Lieutenant de Police par toutes sortes d'intrigues & de malversations, qu'il pouvoit facilement voiler; il étoit sous différents prête-noms, & sans débourser un sol, associé à des communautés de marchands & de fabricants, à des entrepreneurs à qui il faisoit avoir des privileges; & c'est par toutes ces voies ténébreuses qu'il étoit devenu seigneur suzerain de plus de 200000 liv. de rente; tandis qu'avant sa Lieutenance de Police il ne jouissoit pas de 1200 l. de revenus. Tel est le personnage qui, ne connoissant que les tours des filoux & la maniere d'avoir des espions, est devenu tout-à-coup Premier Ministre de la Marine, sans avoir jamais vu d'autres navires que dans des tableaux ou des gravures.

Porté à un grade auquel il n'entendoit rien, il a été obligé de s'en rapporter à des protégés, dont il a suivi les conseils. Ces mentors, se trouvant positivement dans le parti de l'Epée, ont fait entendre à leur vieux Télémaque qu'il passeroit pour plus sage & plus intelligent que tous ses prédécesseurs, s'il vouloit détruire & renverser ouvertement le systême & les principes du grand Colbert, & former un nouveau code de Marine.

L'Ami.

Voilà positivement le portrait qu'a fait prophétiquement Gresset.

« Des protégés si bas, un PROTECTEUR SI BETE ! »

Et comment donc s'y sont-ils pris dans cette noble entreprise ?

Le Commissaire.

C'est ce que je vais vous apprendre : Ces Messieurs firent d'abord supprimer le Corps des officiers de

de l'Administration, & celui de l'Epée fût chargé de remplir la destination de la *Plume* dans toutes les parties du service; on a laissé néanmoins à quelques-uns de l'ancienne Administration, les registres & la caisse de la Marine quand ils sont à terre, mais seulement pour écrire sous la dictée des officiers, & fournir des fonds à leur volonté; ils sont absolument exclus de toutes fonctions sur mer. Tel est le résultat de plusieurs Ordonnances multipliées & très-diffuses, rendues par le nouveau Ministre de la Marine depuis 1776.

L'Ami.

Faites-moi sentir, je vous prie, tous les abus & les inconvénients qui résultent de ce bel établissement.

Le Commissaire.

Ils fourmillent; je vais vous en expliquer les principaux :

1°. En confiant ainsi aux officiers militaires de la Marine, la direction des travaux relatifs à la construction, au gréement & à l'équipement des vaisseaux, on les suppose plus instruits dans la théorie qu'ils ne pouvoient l'être du temps de Louis XIV; mais cette supposition est bien éloignée de la réalité : je soutiens au contraire qu'il regne dans le corps de l'Epée beaucoup d'ignorance, qui résulte nécessairement de la maniere de recevoir & d'instruire la jeunesse destinée à la profession de la Marine; la condition de ne prendre les Gardes de la Marine que dans la noblesse, & le préjugé qui, mettant ce service au-dessous de celui de terre, n'y destine que les cadets ou les Gentilshommes sans fortune; ces deux considérations, jointes à la nécessité d'y entrer de très-bonne heure, pour obtenir des grades longs à parcourir, font que ces enfants, arrivant dans les ports, savent à peine lire & écrire, & sont dénués de ces connoissances préliminaires qui répandent dans les

autres la méthode, l'ordre & la clarté, choses indispensables dans le travail de l'esprit.

2°. Le métier d'un excellent marin est si difficile par lui-même, & demande une pratique si constante, que c'est lui faire beaucoup de tort, en le chargeant d'occupations sédentaires.

3°. Les détails minutieux, dans lesquels l'Administration étoit obligée d'entrer, seront souvent interrompus, quand ce seront des officiers de mer qui s'en chargeront, & par conséquent toute la partie essentielle de la *Plume* cesse & s'anéantit.

4°. On sait que l'esprit économique ne peut se supposer dans ceux contre qui il est spécialement dirigé; cependant, d'après le nouveau systême, le corps de l'Epée n'étant plus surveillé par l'Administration, n'étant comptable de rien, n'envisageant que le brillant de son expédition & sa commodité personnelle, se trouvant à même de se pourvoir en abondance & sans opposition de qui que ce soit, ne se refusera rien : les choses nécessaires ne lui suffiront point, il se pourvoira du superflu avec un excès de luxe très-dangereux; il s'adonnera à la mollesse, manquera de cette vigilance continuelle, qualité essentielle d'un chef à la mer; & gare à une défaite, à la premiere action sur mer qu'il y aura.

5°. Quel tort énorme n'en résultera-t-il pas pour le Roi, par la négligence, le gaspillage & les déprédations que l'Administration n'est plus chargée de contenir ?

M. le Commissaire alloit continuer, & j'en aurois appris bien davantage, car il paroissoit très-instruit, lorsqu'un laquais vint prendre mon asyle; on le mit avec son contenu dans une boîte, que l'on portoit je ne savois où, ce que je n'ai appris qu'au bout de cinq à six heures, lorsqu'on m'a rendu à la lumiere.

CHAPITRE XIV.

Changement de ſituation. Dialogue très-curieux de M. Benjamin le Franc *& ſon voiſin au ſujet du Docteur* Franklin, *& de ſes aventures ; de ſon économie, de ſon électricité & de ſon élévation.*

Je vis une ſalle baſſe meublée comme je n'en avois jamais vue. C'étoit à l'entour des murailles un triple rang de ces forêts poſtiches, telles que celle où j'étois, mais cependant dans différentes formes ; les unes étoient rondes, d'autres avoient des paquets d'arbres réunis qu'on nommoit des marteaux, parce qu'étant bien preſſés & maſtiqués ils étoient durs comme du fer ; celles-ci avoient leur garniture poſtérieure d'une longueur démeſurée, dont le bout cependant étoit cerclé ; on prétend qu'elles donnoient de la raiſon à ceux qui les portoient, & une capacité ſuffiſante pour décider de la vie & de la mort de leurs concitoyens ; celles-là à peu-près dans le goût de la mienne, étoient deſtinées pour Meſſieurs de la Faculté, & leur donnoient l'intelligence d'approfondir les ſecrets de la nature, & les cauſes de tous les maux qui affligent le genre humain, ſans cependant pouvoir y remédier efficacement.

Dès que la mienne fut préſentée, le maître de la maiſon la mit honorablement ſur la plus belle tête de bois qu'il y eût dans la boutique, & la fit placer avec diſtinction ſur une tablette. Je vis pluſieurs étrangers entrer & ſortir de cette ſalle, les uns pour ſe faire enlever juſqu'à la racine, avec un inſtrument d'acier, ces tiges qui ſont cependant

créées pour faire le plus bel ornement de leurs figures; les autres pour ſimétriſer & nourrir les arbres de leurs forêts. Ces Meſſieurs n'étoient point les premiers financiers de Paris; leur parure n'étoit pas recherchée; ils ne paroiſſoient pas non plus avoir de politeſſe, ni profiter d'une éducation brillante; mais ils paroiſſoient contents, ils rioient de bon cœur, ils avoient un eſprit naturel qui ſuppléoit au défaut de la civilité, & qui ne laiſſoit pas que de me divertir.

Un d'entreux cependant, plus inſtruit que les autres, raiſonnoit beaucoup ſur les loix & la coutume de Paris qu'il paroiſſoit connoître; il avoit été, à ce qu'il diſoit, Clerc de Notaire, enſuite de Procureur, & inſenſiblement il étoit parvenu au poſte honorable de Commis du Secrétaire d'un Conſeiller de Grand'Chambre; il m'a beaucoup diverti par le raiſonnement ſuivant, qui avoit une très-grande analogie avec celui que faiſoit M. l'impudent *qui gouvernoit une vieille femme, qui gouvernoit un vieil homme: lequel gouvernoit à ſon tour*, &c. Voici celui de ce petit Magiſtrat:

» Le Parlement de Paris repréſente le Roi; la
» Grand'Chambre de ce Parlement eſt celle où l'on
» juge les affaires les plus importantes concernant
» l'honneur & la fortune de tous les François; le
» rapporteur de chaque procès par la tournure
» qu'il lui donne, fait pancher la balance comme il
» veut, pour ou contre; le rapporteur le plus oc-
» cupé de la Grand'Chambre eſt M. l'Abbé P...r;
» il a trop d'affaires pour pouvoir les examiner par
» lui-même, & s'en rapporte à l'extrait que lui en
» donne ſon Secrétaire. Celui-ci, ayant auſſi trop
» d'occupations, me charge de ſa beſogne. Je fais
» donc les extraits des procès à ma fantaiſie, & j'y
» joins la note du jugement que je crois devoir
» être rendu, dans la forme que je preſcris; mes

» extraits ſont remis au rapporteur qui les lit, ou
» eſt cenſé les lire au Parlement ; la note du juge-
» ment que je preſcris devient l'arrêt définitif; con-
» ſéquemment je fais faire au Parlement ce que je
» veux, & je deviens, ſans qu'il s'en doute, le
» maître de l'honneur, de la fortune & quelquefois
» même de la vie de mes concitoyens ».

La converſation ſur cet objet ayant ceſſé, on raiſonna de la guerre, car tout le monde s'en mêle, tant bien que mal ; on étoit encore ſur ce chapitre, lorſqu'un pauvre malheureux, mais cependant mis honnêtement, & qui avoit déjà parlé aſſez bien près d'un quart d'heure, prit le raſoir des mains d'un garçon de la boutique, ſe raſa ſans ſavon, ſe donna enſuite un coup de peigne bien léger, mit très-modeſtement de la poudre ſur ſes cheveux, & enſuite vint ſe remettre auprès de moi pour continuer la converſation qui l'intéreſſoit, & que voici.

DIALOGUE ENTRE BENJAMIN LE FRANC ET SON VOISIN.

Le Voiſin.

Il paroît, Monſieur, que c'eſt par économie que vous êtes ſi réſervé dans votre parure.

B. le Franc.

Vous croyez badiner, mais rien n'eſt plus vrai ; Monſieur (parlant du maître de la maiſon) veut bien me permettre de venir ainſi faire ma toilette chez lui deux fois par ſemaine, .& il ne m'en coûte qu'un ſou chaque accommodage

Le Voiſin.

Il paroît que vos revenus ne ſont pas bien conſi-dérables.

B. le Franc.

Je n'ai que 119 liv. 10 ſ. par an ; ce qui me fait juſtement 6 ſous par jour.

Le Voisin.

Et comment pouvez-vous vous soutenir avec si peu ?

B. le Franc.

Très-bien ; vous n'êtes pas habitué à vous contenter de peu ; pour moi, je suis un tiers plus riche que ne s'est trouvé pendant long-temps un homme de très-grand mérite, d'un génie supérieur, & qui est actuellement Ambassadeur à la Cour de France.

Le Voisin.

Vous me surprenez ; nommez-le moi donc, je vous prie.

B. le Franc.

C'est le Ministre Plénipotentiaire du Congrès Américain.

Le Voisin.

Quoi ! le fameux Docteur Benjamin Franklin ?

B. le Franc.

Lui-même. Il n'a eu pendant long-temps que 4 sous par jour, & il étoit heureux.

Le Voisin.

Je l'avois cru médecin. Pourquoi donc prend-il le titre de Docteur ?

B. le Franc.

On peut être Docteur dans toutes sortes de professions, il ne s'agit que d'y exceller. *Docteur* veut dire docte, savant ; & je suis très-surpris que les médecins se soient arrogé cette prérogative, car il y a parmi eux de grands ignorants.

Le Voisin.

D'après ce que vous dites, je ne suis point surpris que les médecins se soient attribué cette qualité ; mais ce que je ne puis concevoir, c'est que le peuple ait été assez simple pour la leur donner. Laissons-là ces Messieurs ; savez-vous l'histoire de M. Franklin ? Ici l'on en raisonne, tantôt d'une

maniere, tantôt d'une autre, & l'on n'eſt certain de rien ſur ſon compte.

B. le Franc.

Très-volontiers ; je vais vous dire ce que j'en ſais.

M. Franklin eſt né à Boſton de pere & mere qui lui ont donné une très-foible éducation, car ils n'étoient pas riches ; ſon premier métier fut d'être ouvrier dans une imprimerie. Le voilà donc, de fait, devenu *homme de lettres ;* car vous ſavez, mon voiſin, qu'un imprimeur eſt, plus que tout autre, *homme de lettres*, puiſque ſans imprimeurs il n'y auroit pas de livres. Il gagnoit par jour à-peu-près ſon petit écu, & toujours il s'inſtruiſoit par la lecture des livres de la bibliotheque de ſon bourgeois : il aimoit par-deſſus tout les leçons de phyſique de l'Abbé Nollet & ſes recherches ſur l'électricité ; ce fut là ſon goût, & il s'y adonnoit dès qu'il avoit du temps à lui.

Au bout de quelques années il eut envie d'aller s'établir à Philadelphie, ville beaucoup plus conſidérable que Boſton, & où il pourroit plutôt trouver à faire fortune qu'ailleurs ; il s'y rendit donc. Comme il étoit encore jeune, il y dépenſa en peu de temps le fruit de ſes épargnes & de ſon économie de Boſton, & fut obligé de ſe mettre chez un autre imprimeur à Philadelphie, où il reſta environ quatre ans. Il trouva le moyen d'amaſſer dans cet intervalle au moins 60 guinées ; alors, s'ennuyant de ſon métier, il fit une découverte importante dans ſes obſervations ſur la phyſique ; c'eſt qu'un homme puiſſe vivre, ſe loger & s'entretenir avec 4 ſous par jour. « C'eſt bon, dit-il, avec l'argent que j'ai mis » de côté je puis aller loin, en me contentant de ce » modique revenu ».

Alors il quitta ſon imprimeur, ſe mit da ns ſon

particulier, & vécut ainsi pendant plusieurs années avec 4 sous par jour.

Le Voisin.

Mais comment pouvoit-il faire ? Cela me paroît impossible.

B. le Franc.

Rien n'est plus simple cependant ; il ne s'agit que de vouloir. Mon modele, car je le regarde ainsi, achetoit pour 3 sous de pommes de terre, qui lui servoient de pain & de bonne chere, le tout ensemble, & il avoit de quoi se nourrir avec cela pour une semaine : un boulanger les lui faisoit cuire pour un demi-sou : il achetoit par jour pour un demi-sou de lait ; &, tout compte fait, cela lui faisoit 7 sous de dépense par semaine pour sa nourriture. Il logeoit dans une guérite à 1 sou par jour, parce qu'il vouloit être bien & commodément, car il auroit pu avoir un appartement à meilleur marché, s'il l'eût voulu. Il buvoit de la petite bierre & de l'eau. La bierre ne lui revenoit pas à 2 sous par semaine, & il mettoit de côté le reste pour son entretien. Quant à son blanchissage, il n'avoit recours à personne, non plus que pour rapiéceter ses bas & son linge.

Calculons maintenant, & vous verrez s'il lui étoit difficile de vivre à ce prix.

Quatre sous par jour, lui en faisoient par semaine, vingt-huit.

Ses pommes de terre lui coûtoient par semaine, avec la cuisson & le lait, 7 sous, ci	7 s.
Son logement faisoit un objet de	7
Et sa bierre lui revenoit à 2 sous, ci	2
Total,	16 sous.

Vous voyez que de 28 sous il lui en restoit encore 12 pour faire le garçon.

Le Voisin.

Votre compte eſt clair ; il n'y a point à le contredire ; mais moi qui gagne un petit écu par jour, j'ai bien de la peine à vivre ; comment cela ſe fait-il donc ?

B. le Franc.

C'eſt que vous n'êtes pas un Docteur comme lui.

Le Voiſin.

Mais comment un Gentilhomme de 4 ſols par jour a-t-il pu s'élever au point où il ſe trouve ?

B. le Franc.

Cela s'eſt fait petit-à-petit. Ce gentilhomme eſt devenu très-profond dans l'électricité ; il forçoit le tonnerre de tomber où il l'ordonnoit, il lui commandoit de s'éloigner, & le tonnerre s'éloignoit. Il faiſoit des choſes ſurprenantes ; il électriſoit un chien de l'autre côté de la riviere, & le faiſoit crier, comme un martyr, ſans que le pauvre chien ſe doutât de l'auteur de ſes ſouffrances. C'eſt par ces talens rares & merveilleux qu'il parvint à être nommé collecteur ou receveur des droits du Roi d'Angleterre à Philadelphie, ce qui lui valoit 500 liv. ſterlings (environ 12000 liv. argent de France) par an.

Le Voiſin.

Oh, oh ! Cela lui faiſoit bien des 4 ſols par jour. Et comment pouvoit-il venir à bout de les conſommer ?

B. le Franc.

Il s'en acquittoit le mieux du monde ; il avoit une femme, des enfans, du bon vin dans ſa cave, du rum, de l'eau-de-vie, & une très-bonne table ; il étoit alors zélé Royaliſte, parce qu'il y alloit de ſon avantage. Il procura à ſon fils du ſervice dans les troupes ; & celui-ci, ferme dans ſon devoir & ſon attachement à ſa Majeſté Britannique, eſt encore Gouverneur pour le Roi de la nouvelle Jerſey. Quant à ſes intérêts perſonnels, il les entendoit

très-bien, & peut-être trop bien, si on en peut juger par ce qui a suivi, car au bout d'un tems assez considérable, on le remercia très-poliment, & l'on donna sa place à un autre.

Le Voisin.

Il étoit donc revenu à ses 4 sols par jour. Cela devoit lui paroître très-désagréable.

B. le Franc.

Aussi fit-il tout ce qu'il put pour pouvoir être rétabli dans son poste, mais il n'y réussit point ; de là vint son animosité & son inimitié contre son Roi, & même contre le Gouvernement Britannique.

Le Voisin.

Mais que fit-il donc pour se soutenir ?

B. le Franc.

Ayant vu dans l'électricité qu'il existoit du feu en tout & par-tout, il s'imagina qu'il pouvoit en tirer parti pour vivre sur le *bon ton*. En conséquence il électrisa tous les esprits Américains, & leur donna à entendre que les douleurs qu'ils éprouvoient leur venoient du Palais de St. James à Londres ; que dans ce Palais on avoit résolu de les regarder comme des peuples dans la servitude, & de leur faire payer arbitrairement toutes les taxes & les impôts que le caprice & l'intérêt pouvoient enfanter. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ces pauvres patiens à la révolte ; Benjamin Franklin fut envoyé à Londres pour faire des propositions de leur part, qui parurent trop impérieuses & même insultantes à la Majesté du Trône ; elles furent rejettées ; l'électriseur s'en doutoit bien. De retour dans son pays, il représenta des torts de la part du Gouvernement Britannique qui n'existoient point ; il enflamma les esprits, leur conseilla de secouer le joug chimérique de la mere-contrée : il leur promit une liberté qui devoit faire leur bonheur &

celui de leurs enfants ; il voulut bien être leur Législateur ; il établit une forme de Gouvernement Républicain, & le mit sous le DESPOTISME DU CONGRÈS.

Le Voisin.

Mon cher, il paroît que vous faites un beau portrait de votre héros ; mais comment prétendez-vous être son imitateur ?

B. le Franc.

Ce ne sera certainement pas en cherchant à détourner les François de leur devoir & de leur attachement pour le Roi. Je ne suivrai mon mentor que dans la premiere partie de sa vie, c'est-à-dire, me contentant d'abord de très-peu, comme je fais à présent, & m'instruisant dans quelque talent supérieur, pour me rendre capable de posséder une bonne place dans les fermes.

M. le Franc ne put continuer, parce qu'on vint lui dire qu'un carosse l'attendoit à sa porte. Un carosse ! C'étoit la premiere fois qu'il recevoit un pareil honneur : il quitta donc son voisin, & ne me donna pas le plaisir de savoir son histoire particuliere, qui devoit être originale, étant calquée sur un si bon modele.

CHAPITRE XV.

Notre héros trouve un bon maître avec qui il voyage ; ils vont à Bruxelles. Dialogue sur l'Auteur des annales du dix-huitieme siecle & sa maîtresse, & sur leurs aventures tant à Paris qu'à Londres.

QUAND M. Benjamin le Franc eut fini l'éloge historique de M. Benjamin Franklin, pendant

lequel tous les aſſiſtants avoient gardé un profond ſilence, chacun voulut parler, & l'on raiſonna ſur le bonheur. -- Il faut avouer, diſoit l'un, que l'on peut vivre de très-peu & s'éviter bien des peines, des fatigues, & des embarras. -- L'eſtomac de M. Franklin, diſoit un autre, quand il n'étoit qu'à 4 ſols par jour, ne conſommoit pas moins de nourriture qu'actuellement, qu'il a une très-bonne table; & je ſoutiens qu'il étoit alors plus heureux. -- Comment cela, lui demanda le maître de la maiſon? -- C'eſt, répondit-il, parce qu'il n'avoit point dans ce temps de remords de conſcience; au lieu qu'il *doit avoir actuellement l'ame bourrelée.* -- Non, dit un quatrieme, il eſt des criminels ſi coupables, que la conſcience ne leur reproche plus rien.

Pendant tout ce beau colloque, on prit la perruque où j'étois réfugié, & l'on ſe mit après. A force de la taper & retaper, on m'en chaſſa, & l'on me fit tomber ſur le peignoir d'un voiſin que l'on accommodoit & qui avoit de très-beaux cheveux naturels; j'eus l'adreſſe d'y pouvoir parvenir avant que ſa toilette fut finie & le peignoir ôté.

C'eſt dans ce nouvel aſyle que je commençai à reſpirer: je m'y trouvois ſeul, mais la ſolitude devenoit pour moi une conſolation & même un agrément. J'avois déja parcouru la moitié de ma carriere pour le moins; la fougue des paſſions, & la chaleur de mon tempérament étoient preſqu'éteintes; depuis quelque temps même je cherchois à être philoſophe: maintenant je vais le devenir bien davantage.

Mon nouvel hôte étoit prêt de faire un voyage dans les Pays-Bas Catholiques, pour voir s'il pourroit s'y placer; & de-là, s'il n'y trouvoit rien qui lui convînt, il devoit ſe rendre, ſoit à Londres, ſoit à Amſterdam. Comme je n'avois jamais quitté Paris, ni Verſailles, je fus enchanté de pouvoir ainſi voya-

ger. Je souhaitois sur-tout voir l'Angleterre, ce pays ennemi de la France, Souverain des mers, & devenu presque le plus puissant de l'Europe : je savois que l'on pouvoit y vivre avec la plus grande liberté ; que l'on y rencontroit des hommes, & non des esclaves. Je désirois beaucoup que mon camarade pût se décider à se rendre à Londres & à m'y conduire ; mais je craignois qu'il ne survînt quelque obstacle qui fît évanouir toutes mes espérances ; heureusement tout alla au gré de mes désirs, & vous me trouverez à Londres au Chapitre suivant. Je vais simplement dans celui-ci vous faire connoître le personnage qui devint mon camarade pour plus de trois semaines, & les aventures qui nous sont arrivées en route.

Ce camarade étoit un homme d'esprit, qui avoit beaucoup lu, étudié, mais qui n'avoit pu faire fortune en France, parce que, disoit-il, comme *Jesus-Christ, nul n'est Prophete dans son pays.* Comme il savoit assez bien la langue, il s'étoit fait un plan, c'étoit de montrer le François en pays étranger ; il avoit plusieurs lettres de recommandation tant pour Bruxelles que pour Londres & Amsterdam ; de sorte que, ne réussissant point dans un endroit, il pouvoit être plus heureux dans un autre. Je ne pouvois mieux tomber ; &, pour qu'il me conservât avec lui pendant tout le chemin, j'eus l'attention de ne lui faire aucune piqûre, de ne le gêner en rien, de me contenter de la simple nourriture que ses perruquiers me présentoient.

Nous nous mîmes donc en route par la diligence de Bruxelles, où nous arrivâmes le troisieme jour, sans qu'il y eût rien d'intéressant que j'aie pu remarquer. Le lendemain de notre arrivée dans cette ville, nous allâmes faire une visite à un réfugié François, qui a fait beaucoup parler de lui ; il se nomme

L..g..t.. Mon camarade avoit une lettre de recommandation auprès de lui ; on nous fit attendre une bonne heure dans une anti-chambre ; après quoi nous entrâmes. -- *Bon jour mon ami*, dit-il à mon camarade ; *il paroît que votre protecteur se porte bien ; d'après les nouvelles qu'il me donne de sa santé, je ne demande pas mieux que de vous rendre service, puisqu'il m'en prie ; mais, revenez demain, car pour aujourd'hui j'ai trop d'occupations.* Cela suffit, Monsieur, répondit mon compagnon ; à quelle heure vous plaira-t-il de me donner audience ? *A midi*, répliqua M. L..g..t.. &, en disant ces derniers mots, il nous laissa. Je n'eus pas trop le temps de l'envisager, parce que cette premiere séance fut trop courte ; mais je me promis bien de m'occuper sérieusement de sa figure le lendemain.

Mon camarade me conduisit le soir à la Comédie : on nous fit remarquer le Prince *Charles*, Gouverneur-Général des Pays-Bas, qui y est aimé & chéri jusqu'à l'adoration, c'est ce que j'ai entendu dire à tous ceux qui nous environnoient.

Au sortir de la Comédie, mon camarade fut conduit, par un homme qui s'étoit trouvé auprès de lui au spectacle, dans une espece de cabaret que l'on nomme *estaminée*, où l'on voit bonne compagnie dans le bourgeois. Ils souperent ensemble, &, tout en soupant, la conversation tomba sur M. L..g..t..

Dialogue sur le fameux Auteur des Annales du XVIII. Siecle.

Mon Camarade.

J'ai une lettre de recommandation pour lui ; je l'ai déja été voir ce matin, mais il n'a pas eu le temps de me donner audience, & m'a remis à demain.

Le Flamand.

Je le crois bien ; il tranche du grand ; il fait l'hom-

me d'importance. Comment avez-vous trouvé fon PUITS DE LA VÉRITÉ ?

Mon Camarade.

Je ne vous comprends pas.

Le Flamand.

M. L..g..t.. eft le feul homme qui ait le courage de dire la VÉRITÉ dans fes annales; car tous les autres auteurs, & fur-tout les journaliftes, ne débitent que des impoftures: cette pauvre VÉRITÉ étoit enfevelie dans le PUITS où la perverfité des hommes avoit forcé cette *Fille du Ciel* à fe retirer. Lui feul a eu la noble hardieffe de lui tendre une main fecourable, & de la préfenter à l'Europe étonnée. Voilà pourquoi la maifon de plaifance où il réfide a pris le nom du PUITS DE LA VÉRITÉ.

Mon Camarade.

Vous parlez, je crois, ironiquement ?

Le Flamand.

Je parle d'après lui-même ; car je me fers de fes propres expreffions.

Mon Camarade.

Il paroît avoir un peu d'amour-propre ; mais, dites-moi, je vous prie, s'il eft aimé dans ce pays, car je fais qu'il avoit de furieux ennemis en France.

Le Flamand.

Il n'y eft point haï, tant qu'il n'y fait point de mal, & qu'il ne cherche point à calomnier notre Gouvernement. Jufqu'ici on n'a gueres à fe plaindre de lui fur cet objet ; il s'eft fait le bon ami de l'*Aman* ou Lieutenant de Police de cette ville, en le flattant dans fes Annales : de forte que, s'il venoit quelques ordres de France pour l'arrêter, fon ami le préviendroit ; en conféquence il eft affez en fureté pour fa perfonne ; mais ce que l'on n'aime point en lui, c'eft que ce *fauveur de la vérité* donne ici le plus mauvais exemple de libertinage qu'il foit

poſſible, en vivant publiquement avec une femme qui paſſe pour ſa maîtreſſe, toute laide qu'elle ſoit.

Mon Camarade.

Je ſais de qui vous voulez parler; mais à cet égard, il eſt plus à plaindre qu'à blâmer.

Le Flamand.

Comment cela ?

Mon camarade.

Il paroît que vous ne ſavez pas ſon hiſtoire; je vais vous la raconter : mais, auparavant, dites-moi ſi vous l'avez vue quelquefois.

Le Flamand.

Oui, aſſez ſouvent; on les voit de temps en temps à la Comédie enſemble. Voici ſon portrait, vous me direz ſi c'eſt bien elle.

Cette femme, qui peut avoir environ trente-ſix ans, eſt un coloſſe pour la hauteur & la groſſeur de ſa taille; elle a le front élevé, les cheveux bien plantés, des ſourcils larges & bien touffus, de grands yeux très-noirs & bien fendus, un gros nez de perroquet, des levres enfoncées, un large menton, & de la barbe comme un Capucin; on pourroit dire que c'eſt une figure de ſoldat aux gardes habillé en femme : nos Flamandes ne ſont pas en général très-propres; mais celle-ci renchérit encore ſur la malpropreté.

Mon Camarade.

Je vois que vous la connoiſſez bien; voici maintenant comment elle eſt devenue la maîtreſſe de M. L..g..t..

Celui-ci s'étoit mis à dos tout le corps d'Avocats de Paris, le Parlement de *Maupeou*, le Parlement *Hüe*, tous les gens de lettres, l'Académie Françoiſe & les Miniſtres. Ne pouvant plus exercer ſa profeſſion d'Avocat, ne pouvant plus continuer à Paris ſon métier de journaliſte, & craignaut quelque lettre

de

de cachet, il ne favoit à quel faint fe vouer. Cet *ange femelle*, à qui il avoit rendu des fervices dans deux ou trois procès, fe préfenta à lui, & lui dit : « L..g..t.., vous êtes bien embarraffé, vous n'avez » point d'argent, & vous ne pouvez refter en France; » vous n'avez de reffource que dans votre biblio- » theque, il ne faut pas la vendre; écoutez-moi. Vous » m'avez fait féparer d'avec mon mari ; je puis » faire de toute ma fortune environ 100, 000 l. » comptant ; je vous les donne avec *ma perfonne*, » & je fuis prête à vous fuivre par-tout. »

Elle s'arrête alors ; L..g..t.. fe jette à fes genoux, lui témoigne toute la reconnoiffance dont il fe croit capable ; lui voue un attachement fans bornes, &, l'affurant de fon eftime & de fon refpect, lui jure qu'il fera fon plus zélé ferviteur jufqu'au dernier foupir. « A l'égard du refpect, lui dit cette dame » généreufe, je n'en exige pas, je ne veux que de » l'amitié & de l'attachement ; &, comme vous me » les promettez, voici notre contract fait ; entre » honnêtes gens la parole feule fuffit ; mais je vous » préviens, mon cher L..g..t.. que fi jamais vous » me quittez, ce ne fera point aux Loix que je » m'adrefferai pour avoir la vengeance qui me fera » dûe, c'eft à ma main feule que je m'en rapporterai, » un piftolet ou un poignard termineront vos jours. »

L..g..t.. ayant renouvellé toutes les affurances de fon zele & de fon amitié, nos deux amants quitterent Paris & même la France. Ils voulurent & ne purent fe fixer en Hollande, & allerent à Londres, où ils vécurent environ deux ans. Vous favez qu'il n'eft point de ciel fans nuage, & qu'il eft impoffible qu'un ménage puiffe fubfifter fans aucune altercation. Il vint une querelle dans celui-ci, qui brouilla les deux tourterelles : le mâle, peu endurant, gronda ; la femelle innocente ne vouloit point avoir tort, &,

en cherchant à se justifier, elle mettoit la faute sur l'autre moitié d'elle-même. Ma foi cette moitié n'y pouvant plus tenir, laissa un beau matin Madame dans sa maison, & alla prendre un autre logement en ville.

Madame fut très-surprise de ne pas le voir rentrer à la maison de la journée ; ce fut encore bien pis le lendemain. Elle fit dès ce moment toutes les démarches possibles pour le découvrir, & y parvint : elle entra avec vivacité dans la chambre où Monsieur travailloit. « *Vous voilà donc*, *M. le J....F....*
» dit cette colombe animée ? Où sont mes 100,000
» livres, puisque vous m'abandonnez ? Je ne puis
» vous les remettre actuellement, répondit L..g..t ;
» mais, si vous voulez, je vous en ferai la rente.--
» Ce n'est point là ce qu'il me faut, reprit la
» colombe, en tirant de sa poche un pistolet à
» deux coups, & le présentant à son amant ; je
» veux avoir votre personne morte ou vive, au
» défaut de mes 100,000 livres comptant ; ainsi
» prenez la peine, Monsieur le drôle, de dire
» votre *in manus*, ou bien de plier vos papiers & de
» marcher devant moi. Allons, dépêchez-vous, je
» n'aime point à attendre. » Le pauvre L..g..t trouva que la raison que Madame avoit en main étoit péremptoire ; il reprit promptement ses papiers, les mit sous son bras, fit une révérence à Madame, l'embrassa, & fut ensuite reconduit dans son ancienne maison. Il ne lui est point arrivé depuis de faire une pareille équipée, & bien lui en a pris.

Le Flamand.

Elle le mene tout-à-fait comme un enfant. Bon Dieu ! Comment un homme d'esprit peut-il faire de pareilles sottises !

Mon Camarade.

Ce sont souvent les gens qui ont le plus d'esprit qui

en font le plus, mais, dites-moi, je vous prie; croyez-vous qu'il puiſſe m'être utile dans ce pays-ci?

Le Flamand.

Peut-être oui, peut-être non; cela dépend de l'intérêt qu'il voudra prendre à vous. Revenez demain à pareille heure ici, vous m'y trouverez, & vous me rendrez compte de ce qui ſe ſera paſſé.

CHAPITRE XVI.

Examen des paradoxes de L..g..t ſur les Anglois & la guerre actuelle. Pourquoi il eſt dévot. Hiſtoire du Camarade du Pou. Il va à Londres.

Ce dialogue ſervit à me faire connoître le perſonnage en queſtion, & me donna encore plus de deſir de le voir & de l'entendre. Nous ne manquâmes donc pas de retourner le lendemain chez lui à l'heure qu'il nous avoit indiquée. Il dit quelques mots à mon camarade, l'invita à dîner, ce que celui-ci accepta, & nous laiſſa pendant près d'une heure ſeuls dans ſa bibliotheque, où, n'ayant rien de mieux à faire, mon camarade parcourut les Annales de notre hôte, & m'en lut quelques morceaux.

Le premier ſur lequel nous tombâmes fit faire à mon homme quelques obſervations que j'ai trouvé judicieuſes. L..g..t avoit été trois ou quatre fois aux ſpectacles de Londres; il y avoit vu jouer quelques Tragédies; mais, ne ſachant point la langue du pays, il n'y pouvoit rien comprendre. Les acteurs n'étoient pour lui que des eſpeces de pantomimes; cependant il s'aviſe d'en devenir le juge le plus rigou-

reux, & les traite avec la plus grande ſévérité; il les trouve trop emphatiques, trop geſticulant, criant au lieu de parler, &c. &c. Ce n'eſt pas tout: ce Journaliſte oſe mander à ſon tribunal le fameux, l'incomparable GARRICK, qu'il n'avoit cependant jamais vu jouer; *mais à en juger*, dit-il, *d'après les acteurs actuels, & en lui ſuppoſant encore plus de grimaces d'emphaſe & de geſtes, que n'en ont les autres, ce devoit être un Comédien très-médiocre, bien au-deſſous de nos François, même les plus foibles.* Voilà, ſuivant mon camarade, un grand ridicule que ſe donnoit L..g..t. Quoi! Sans voir, ſans entendre, il s'aviſe de juger & de condamner! Quoi! Lui ſeul aura plus de mérite & de goût que tout le Peuple Anglois; &, pendant qu'on regarde à Londres GARRICK preſque comme un Dieu, L..g..t, l'étourdi L..g..t, le met au rang des plus bas Comédiens François. Je ne crois pas après cela, ajouta-t-il, qu'il ait été bien regardé & conſidéré en Angleterre, & je ne ſuis plus ſurpris qu'il y ſoit reſté ſi peu de temps.

Mon camarade fut très-étonné de voir dans une des dernieres feuilles de ce Journaliſte, qu'il cherchoit à prouver que ce n'eſt point la France qui a provoqué la guerre qu'elle a actuellement contre l'Angleterre, & que c'eſt cette derniere Puiſſance qui doit s'en attribuer toute la faute. Ce n'eſt point, dit-il, parce que cet homme eſt bon François qu'il parle ainſi, ce n'eſt pas non plus parce qu'il le penſe; mais c'eſt qu'il veut faire valoir ſon reſſentiment contre une Nation qui n'a pas aſſez apprécié ſon mérite, & qui ne lui a point érigé de ſtatue.

Nous étions à lire encore les paradoxes de notre hôte, lorſqu'il entra pour prendre mon camarade & le conduire dans la ſalle à manger.

Quand nous fûmes à table, je ſortis de ma re-

traite, &, me mettant ſur une des boucles de mon camarade, je pus facilement diſtinguer l'hôte qui nous traitoit. C'eſt un homme de 44 ans environ, petit, grêlé de petite vérole ; mais il a des yeux vifs, &, quoiqu'il ſoit réellement laid, il a, malgré cela, une figure ſpirituelle qui ne déplaît pas ; ſon air eſt dur, & il paroît ſe croire plus de talent qu'il n'en a effectivement.

Madame faiſoit les honneurs du repas : je trouvaî que le portrait que le Flamand en avoit fait la veille étoit encore flatté, car elle m'a paru bien ſale & bien mal-propre. Comme j'étois auprès d'elle, il m'auroit été facile de pouvoir y faire mon habitation. Une ſeule conſidération paroiſſoit m'y engager, c'eſt que je vis ſur ſa tête pluſieurs de mes camarades qu'elle entretenoit très-bien, car ils étoient gras & bien portans ; mais, outre que la maîtreſſe ne me plaiſoit pas, ma ſolitude me parut encore préférable à la ſociété de mes freres, & j'en voulois goûter toutes les douceurs tant que cela étoit en mon pouvoir ; ainſi, après mes obſervations ſur l'extérieur, je rentrai dans mon hermitage & me mis à entendre la converſation.

J'avoue que je ne fis pas une grande attention au ſujet que l'on traitoit ; il s'agiſſoit de Religion, & Dieu ſait comme le Catholiciſme eut une grande ſupériorité dans la bouche de tous les convives ; j'ai oublié de dire qu'il y avoit à table trois Prêtres, qui, par leur état, étoient payés pour vanter la Religion Romaine ; mais ce qui me ſurprenoit, c'étoit de voir le maître de la maiſon renchérir encore ſur tout ce que les Prêtres diſoient.

Mon camarade parloit peu ſur cet article ; il réfléchiſſoit intérieurement, & voici quelle étoit ſon idée. « Le pauvre L..g..t ne croit pas un mot de » la Religion Catholique ; il la compare en lui-

» même à toutes les autres Religions humaines ; &
» il a raison ; mais, s'étant fait des ennemis de tous
» les autres corps de l'état, il a voulu au moins se
» faire toujours une ressource & s'est jetté du côté
» du Clergé. C'est-là sa sauve-garde ; cependant,
» ajouta mon camarade, je le blâme & le trouve
» méprisable de parler ouvertement contre sa façon
» de penser, & de chercher à vouloir prouver aux
» hommes de ce siecle-ci des choses qu'il regarde
» comme ridicules & absurdes; c'est un vil métier que
» celui-là ; il est vrai qu'il en tire de l'argent. --
» Je lui conseillerois donc, après s'être bien enrichi
» avec ses Annales du dix-huitieme siecle, de dire à
» tout le genre humain : *Messieurs, vous n'êtes que*
» *des sots ; n'ayant point de fortune, je me suis joué*
» *de vos folies pour gagner beaucoup d'argent. Voilà*
» *quel étoit mon but ; j'ai réussi ; je suis content* ».

L..g..t s'adressant ensuite à mon camarade, lui demanda quelles étoient les occupations qui pouvoient lui plaire, & à quelles études il s'étoit livré jusqu'à ce moment ; celui-ci lui conta son histoire dont voici la substance.

« J'ai fait de très-bonnes études chez les Peres de
» l'Oratoire, je les ai quittés ensuite pour rentrer
» dans la maison paternelle, mais l'état de mon
» pere, & auquel il me destinoit, n'avoit pour
» moi aucun agrément ; il étoit Médecin ; je n'ai-
» mois point à voir disséquer des corps, à assister
» à des pansements d'opérations cruelles, à voir
» languir des malheureux dans des maladies longues
» & aiguës, & ne pouvoir leur donner des remedes
» certains & salutaires. Mon pere lui-même, depuis
» 30 ans qu'il suivoit cette profession, m'a avoué
» que la médecine étoit une science occulte, impé-
» nétrable aux plus grands génies, & que, quand
» quelques-uns de ses malades revenoient en santé,

» il ne s'en attribuoit point intérieurement la gloire,
» mais à la Nature seule qui avoit agi. - En ce cas,
» lui dis-je, mon pere, puisqu'il est impossible de bien
„ remplir cet état, pourquoi m'y destinez-vous ? --
„ Parce que, me répondit-il, il faut d'abord com-
» mencer par soi, & dans notre état on peut gagner
» beaucoup d'argent. Nous ne sommes, il est vrai,
„ que des Charlatans, mais des Charlatans néces-
„ saires, & dont les hommes ne peuvent se passer;
» ainsi autant vaut que vous le soyez qu'un autre,
» puisqu'il vous rapportera de quoi vivre.

» Toutes ces considérations ne firent aucune im-
» pression sur moi : j'aimois, préférablement à tout,
» les Belles-Lettres, la Poésie & les Spectacles; je
» fis une Comédie, je croyois que c'étoit un chef-
„ d'œuvre, & je la présentai à la Troupe Françoise,
» qui refusa de la recevoir; je voulus la faire im-
» primer, croyant trouver dans le Public de meilleurs
» juges que parmi les Comédiens; l'ouvrage parut
» donc seulement en étalage devant quelques bouti-
» ques de libraires, mais personne ne l'acheta. Sa-
» vez-vous pourquoi? C'est que je n'en avois point
» envoyé d'exemplaires aux faiseurs de journaux, &
» que je ne leur avois point été rendre de visite;
» de sorte qu'ils n'ont parlé de moi dans aucune de
» leurs feuilles, & que le Public n'a pu avoir con-
„ noissance de ma Comédie.

» Cependant, mon pere voyant que je n'avois
» aucun goût pour sa profession, se fâcha & me
» demanda positivement ce que je voulois faire,
» puisque je n'étois pas riche; je lui dis que je
» n'avois d'autre goût que celui de la littérature,
» & que je désirois pouvoir m'y livrer. Vous vou-
» lez donc faire le métier d'Auteur, me répondit-il;
» fi, c'est un métier de gueux, qui vous fera végé-
» ter dans un grenier, jusqu'au moment où vous

» mourrez de faim. -- Mais, lui obſervai-je, mon
» pere, il y a des auteurs qui ont fait fortune & qui
» n'étoient rien auparavant ; voyez d'Alembert, La
» Harpe, Marmontel, & mille autres comme eux.--
» Ceux que vous me nommez-là, me répliqua-t-il,
» ſont la fange de la littérature, ils ne ſont point
» élevés par leur mérite, n'allez pas vous le figurer ;
» ce n'eſt que la baſſeſſe, la ſervile adulation, la
» flatterie la plus mépriſable, & des ignominies ſans
» nombre, qui leur ont procuré une eſpece de for-
» tune qu'ils ne méritoient pas ; & j'aimerois mieux
» vous voir apprentif ſavetier que de ſuivre de ſi
» mauvais exemples. Ainſi déterminez-vous pour un
» métier, choiſiſſez celui qui vous plaît davantage,
» ſinon je vous abandonne à votre malheureux ſort,
» & ne veux plus entendre parler de vous ; je vous
» donne trois jours. -- Alors il me laiſſa.

» Bien incertain ſur le parti que je voulois pren-
» dre, je conſultai un Pere de l'Oratoire de mes
» amis, qui m'engagea à entrer dans la Congréga-
» tion. C'eſt peut-être la meilleure qu'il y ait dans
» le monde : on ne s'y occupe que de l'éducation
» de la jeuneſſe, on n'y fait point de vœux ; vous
» en ſortez quand il vous plaît, vous n'êtes lié à
» rien, ne dépendez de perſonne, & vous reſtez
» toujours votre maître ; vous êtes ſeulement obligé
» de garder le célibat tant que vous y demeurez,
» voilà tout. Ce fut donc à cet état que je me fixai.
» Mon pere ne pouvant m'en empêcher, je me mis
» dans la Congrégation de l'Oratoire à l'âge de 23
» ans, & j'y reſtai 7 ans. Ce qui m'en fit ſortir,
» c'eſt que j'avois fait connoiſſance d'une perſonne
» aimable que je voulois épouſer ; je l'aimois &
» j'en étois aimé ; mais elle avoit de la fortune, & je
» n'en avois point ; de ſorte que ſes pere & mere,
» pour me donner un congé dans toutes les regles,

» la marierent malgré elle à un homme riche & bête.
» Il y a déja six mois que ce malheur m'est arrivé,
» j'eus beaucoup de peine à m'en consoler, cependant
» la raison a pris le dessus, &, Dieu merci, je n'en
» suis plus affecté. Maintenant je veux courir après
» la fortune ; voilà pourquoi je suis avec vous,
» prêt à rester ici, si je crois la trouver, ou à
» l'aller chercher ailleurs s'il le faut. »

Je vois, lui répondit L..g..t, que M. votre pere est un homme d'esprit & de jugement ; vous auriez beaucoup mieux fait de suivre les conseils qu'il vous avoit donnés ; mais il ne faut pas vous désespérer pour cela. Vous voulez être Auteur. Hé bien, faites au moins quelqu'ouvrage qui puisse vous rapporter, mais n'imitez pas l'infamie de ces malheureux que vous venez de nommer il n'y a qu'un instant, La Harpe, d'Alembert, &c. Ne vous couvrez pas du même opprobre dans lequel ils sont engloutis ; ce n'est point là le moyen, ni de vivre, ni d'être estimé. Prenez une route plus glorieuse & peu connue en France ; allez à Londres.

Le Souverain de cette nation, ajouta-t-il, est comme un homme seul à une très-bonne table. Un grand nombre de chiens est autour de lui. Quelques-uns sont ses favoris, & il leur distribue tous les os de ses assiettes. Les autres, en plus grande quantité, ne cessent d'aboyer, tant contre les favoris, que contre le maître, pour avoir part à la bonne chere que celui-ci peut leur procurer au préjudice des premiers : le pauvre homme n'a pas le droit de les chasser, & il est obligé de les entendre toujours malgré lui, ou s'il veut les faire taire, de leur jetter aussi des os de sa table.

Comme les Ministres, ajouta L..g..t, ne peuvent rester toujours en place, mettez-vous du parti opposé ; écrivez pour eux, ils n'ont point d'écrivain

François dans leur manche ; vous leur ferez agréable. Ils vous donneront d'abord une penſion honnête, & enſuite l'augmenteront, s'ils parviennent, à force d'importunité, à chaſſer ceux qui ont la prédilection, & qu'ils déſirent pouvoir remplacer. Ce moyen de faire fortune eſt excellent en Angleterre, quoiqu'en France il vous conduiroit droit à la Baſtille ou à Bicêtre. — Mais, lui obſerva mon camarade, je n'ai gueres de connoiſſances à Londres, & il me faudroit d'abord la faveur d'un de ces Chiens Anglois qui aboient ſi fort. — Ce n'eſt point-là le plus grand embarras, lui répondit L..g..t ; & , pour vous être utile, je vais vous recommander à deux de mes amis, qui vous mettront au fait de tout. Revenez demain à midi, je vous donnerai deux lettres pour Londres.

Tel fut le réſultat de la protection de l'Annaliſte du dix-huitieme ſiecle : mon camarade en fut très-ſatiſfait ; il remercia ſincérement L..g..t, prit le lendemain les deux lettres de recommandation, & partit le même jour avec moi pour Oſtende, où nous nous embarquâmes dans un des quatre nouveaux paquebots établis par Fréderick Romberg & Compagnie de Bruxelles, & où nous n'avions à craindre aucunes hoſtilités, étant ſous Pavillon Impérial. Nous eûmes un vent aſſez favorable, & nous arrivâmes le ſecond jour à Londres.

CHAPITRE XVII.

Arrivée à Londres. Viſite au Duc d'A..gné. Nouvelle forme d'Adminiſtration que le Roi de France doit établir en Angleterre. Le Duc d'A..gné nommé Vice-Roi. Lettre de Louis XVI à ce Duc.

Mon camarade reſta deux jours à ſe repoſer

de ſes fatigues, & enſuite il penſa ſérieuſement à ſes affaires. Nous allâmes d'abord voir un Duc François à ſa campagne. Ce Duc nous reçut on ne peut mieux, & nous invita de paſſer chez lui quelques jours; ce que nous acceptâmes. Il demanda à mon camarade s'il connoiſſoit la Conſtitution de l'Angleterre, & celui-ci ayant dit qu'il n'en avoit qu'une teinture très-ſuperficielle, Milord lui remit le recueil de tous les diſcours vraiment patriotiques qu'il avoit débités dans le Parlement, depuis qu'il avoit été diſgracié par ſon Souverain, & chaſſé du Miniſtere. *Par le détail contenu dans ces diſcours*, lui dit-il, *vous ſaurez bientôt l'état du Royaume, ſa conſtitution, ſa décadence, ſa ruine future; & enſuite je vous inſtruirai des révolutions qui doivent arriver.*

Mon camarade me lut donc ces chefs-d'œuvre d'éloquence; je reconnus facilement que l'auteur étoit un de ces chiens qui aboient pour avoir des os, & que *celui-ci aboyoit bien fort*, parce qu'il avoit jadis goûté de ces os, & que la privation lui en étoit plus cruelle que s'il n'en avoit jamais tâté.

Deux jours après, Milord s'entretenant en particulier avec mon camarade, à qui il avoit trouvé de l'eſprit & les talens néceſſaires & convenables à ſes deſſeins, lui dit: « mon ami, voulez-vous être » mon Secrétaire des Affaires Etrangeres? C'eſt la » partie la plus délicate que je vous confierai; elle » exigera de votre côté le plus grand ſecret; cependant je ne vous donnerai point de forts appointemens pour le préſent, mais par la ſuite, vous pou» vez compter ſur une fortune très-brillante & un » poſte très-avantageux ». Mon camarade, à qui il étoit indifférent d'être pour ou contre en pays ennemi, accepta & promit tout ce qu'on voulut.

Alors le Duc lui montra une lettre d'un Miniſtre

François très-connu, contenant la forme de la nouvelle Adminiftration que le nouveau Conquérant de l'Angleterre devoit établir dans ce Royaume. Je fis la plus grande attention à la lecture d'une piece auffi importante, & je vais en donner à peu-près le contenu.

LETTRE DE MR. LE COMTE DE V..G..NES, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES, A M. LE DUC D'A..GNÉ, A LONDRES.

« Comme nous ne voulons & ne pouvons rien » faire fans vous en prévenir, M. le Duc, voici le » projet que nous avons formé dans notre comité, & » que nous foumettons à vos lumieres, en vous » priant de nous envoyer vos obfervations au plutôt.

» Auffitôt que nous ferons les maîtres de l'Angleterre, & que nous nous ferons affurés du Roi, » de la Reine, & de toute la Famille Royale, on » conduira leurs Majeftés, avec tous les honneurs » dûs à leur ancienne Dignité, à St. Germain en » Laye, où ils auront une Cour telle que leurs » revenus le permettront. Il ne tiendra qu'à eux » d'être amis du Roi, & de venir le voir à Ver- » failles, & dans fes autres Châteaux.

» Le Roi leur accordera deux millions de rente, » qui feront payés très-exactement tous les trois » mois.

» Le Roi George fe défiftera de fon côté, de » l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince de » Galles fon fils, à condition, 1°. que ce jeune » Prince renoncera à fa Principauté de Galles, & » n'en portera plus le nom, 2°. qu'il reftera tou- » jours en France, où il dépenfera les revenus de » fon Electorat.

» Les autres enfans mâles du Roi George entre- » ront tous dans l'Etat Eccléfiaftique, après avoir

» préalablement changé de Religion ; on leur don-
» nera les meilleurs Archevêchés de la France, &
» on leur fera avoir des Chapeaux de Cardinaux.

» Les Filles se marieront à des Princes François,
» & Sa Majesté s'obligera de donner à chacune
» d'elles une dot de deux millions.

» Ces arrangements faits pour éviter toutes sédi-
» tions & révoltes, vous serez nommé VICEROI de
» l'Angleterre, où il sera établi un Gouvernement
» Monarchique, comme étant le plus convenable
» au bonheur du peuple.

» Pour empêcher vos ennemis d'avoir de la ja-
» lousie contre vous, vous ferez faire le procès à
» tous les Ministres actuels, comme CRIMINELS DE
» LEZE-MAJESTÉ DU PEUPLE ANGLOIS, & vous
» les enverrez tous à *Tiburn*, où ils seront exécutés
» aux acclamations & cris de joie de tous les assis-
» tants.

» Toutes taxes & les impôts actuellement sub-
» sistants en Angleterre, seront continués dans leur
» état actuel, jusqu'à ce que Sa Majesté puisse, pour
» le bien de ses sujets, en diminuer le poids ; à
» l'exception des droits d'entrée en Angleterre sur
» les seuls vins de France, étant naturel que les
» peuples d'une même domination jouissent du pro-
» duit respectif de leurs terroirs.

» La premiere chose à laquelle vous vous oc-
» cuperez, comme la plus essentielle & la plus sûre
» pour maintenir l'Autorité du Roi, sera de *faire*
» *fortifier la Tour de Londres, d'y construire des forts,*
» *& de la mettre* A L'INSTAR DE LA BASTILLE A
» PARIS.

» LES LETTRES DE CACHET AURONT LIEU EN
» ANGLETERRE comme en France ; vous seul en
» aurez la distribution à votre gré, suivant l'exi-
» geance des cas & votre prudence ordinaire.

,, Quant à la Religion, comme les hommes ne
,, croient plus à toutes les superstitions des derniers
,, siecles, toutes les Sectes seront tolérées en An-
,, gleterre, avec la seule différence que personne ne
,, pourra exercer aucun poste public sans être de
,, l'Eglise Romaine; vous êtes prié en conséquence,
,, M. le Duc, de donner l'exemple de cette sou-
,, mission à la volonté de celui que vous représen-
,, terez.

,, IL N'Y AURA PLUS DE PARLEMENT D'AN-
,, GLETERRE DANS LA FORME DE CELUI AC-
,, TUEL, ce qui ôtera toute idée de révolte, & con-
,, servera la paix intérieure, en prévenant toutes les
,, dissentions & les guerres civiles; mais on établira
,, dans les différentes Provinces de ce Royaume, di-
,, vers Parlements, dont les charges seront vénales,
,, ainsi que sont établis les Parlements en France.

,, Tous ces Parlements jugeront seulement les pro-
,, cès des particuliers, & se contenteront d'enré-
,, gistrer, *purement & simplement*, les Edits & Dé-
,, clarations du Roi, à la premiere sommation qui
,, leur en sera faite. S'ils jugent à propos, pour le
,, bien des peuples, de faire quelques Remontran-
,, ces, ce ne sera qu'après l'enrégistrement. S'ils
,, contreviennent à cet ordre, ils seront supprimés,
,, le prix de leurs Charges sera confisqué au profit
,, de Sa Majesté, & l'on créera de nouveaux Parle-
,, ments, qui seront plus raisonnables & plus soumis.

,, Le Viceroi nommera à toutes les Charges,
,, Emplois & Gouvernements, tant civils que mili-
,, taires, à la charge néanmoins par ceux qu'il aura
,, choisis, de faire agréer leurs nominations dans le
,, délai de six mois par Sa Majesté.

,, Pour qu'il n'y ait plus d'antipathie ni d'animo-
,, sité entre les deux Peuples *Anglois & François*,
,, & qu'il n'y ait point de prédilection marquée,

» dans tous les actes qui feront faits en Angleterre
» au nom de Sa Majesté. Elle sera qualifiée de Roi
» D'ANGLETERRE, DE FRANCE & de Navarre,
» & la ville de Londres sera désignée sous le titre
» de *Sa Bonne Ville*, ainsi que celle de Paris.

» Il y aura habituellement en Angleterre 50000
» hommes de troupes réglées, non compris les mi-
» lices; elles seront toujours prêtes à marcher aux
» premiers ordres que le Vice-roi leur donnera. Tels
» sont à-peu-près, M. le Duc, les ordres que nous
» comptons faire exécuter, aussi-tôt que Sa Majesté
» sera reconnue Souveraine de votre pays. Nous
» en avons conféré avec Elle; elle s'en rapporte à
» vous pour coopérer au mieux possible, & vous
» recevrez par le même courier une lettre qu'Elle a
» bien voulu écrire Elle-même; je ne doute pas de
» toute l'affection qui y regne, & que vous méritez
» à tant de titres. Je suis, &c.

» Signé DE V..G..NES. »

Mon camarade lut aussi la lettre de Louis XVI, dont il est fait mention dans celle ci-dessus. Elle est trop à l'honneur du Duc à qui elle est adressée, pour que je n'en fasse pas aussi mention; la voici:

LETTRE DU ROI DE FRANCE AU DUC D'A....GNÉ.

« *Le Compte fidel que l'on m'a rendu, mon Cou-*
» *sin, des preuves sans nombre de votre attachement*
» *à ma Personne Sacrée, & de votre zele à soutenir*
» *mes intérêts & ma gloire, ne me permet point de*
» *douter de votre fidélité & de la continuation de vos*

» *services ; en conséquence, je vous nomme pour gou-*
» *verner en mon nom toute l'Angleterre, sous le titre*
» *de* VICEROI, *& vous recommande de traiter mes*
» *nouveaux sujets avec toute la douceur qu'il con-*
» *vient, & la même affection que j'ai pour eux. Sur*
» *ce, je prie Dieu, mon Cousin, qu'il vous ait en*
» *sa sainte garde.* »

Signé, LOUIS.

CHAPITRE XVIII.

Nouveaux malheurs arrivés à l'Auteur; il perd son camarade de voyage. Il a une cuisse & deux pattes brûlées; il va dans une lettre chez l'Auteur du Général Advertiser; manufacture d'abominations contre le Gouvernement. Le Pou, après deux jours de jeûne, trouve enfin un maître Anglois.

VOILA, dis-je alors en moi-même, de grandes choses; il paroît qu'il y aura sous peu de temps de furieuses révolutions en Europe; & Milord-Duc y jouera un rôle des plus intéressants. Il faut que ce soit un homme de très-grand mérite, & *qu'il aime furieusement sa patrie*, au point de tenter tous les moyens possibles de la délivrer des Ministres actuels qui, sous le nom du Roi, ne font que la tyranniser. Tels étoient mes raisonnements, lorsqu'il me prit fantaisie de vouloir examiner particuliérement ce personnage important; je me plaçai donc, le

plus

plus haut que je pus, ſur la tête de mon camarade, dans un inſtant où il avoit un entretien particulier avec Milord-Duc; mais à peine fus-je à ce poſte que mon camarade s'aviſa, je ne ſais pourquoi, de remuer la tête; je ne pus ſoutenir ce mouvement auquel je ne m'attendois pas, & je tombai ſur une lettre que Mylord-Duc venoit d'achever, & ſur laquelle il mettoit de la poudre pour faire ſécher l'encre dont il s'étoit ſervi; de ſorte que, me trouvant collé à cette liqueur, on ne fit point attention à ma perſonne, & je fus enveloppé dans cette lettre, lorſqu'on la plia.

Ma nouvelle poſition devenoit bien critique; je regrettois la perte de mon cher camarade de voyage, le meilleur des maîtres, qui ne m'avoit jamais maltraité, & qui avoit pour moi tous les ſoins poſſibles. Il eſt vrai que je ne l'avois preſque jamais inquiété, je n'avois jamais cherché à lui faire la moindre bleſſure qui pût l'offenſer; &, quand la néceſſité me forçoit, pour ma ſubſiſtance, à lui faire quelque piqûre, je la faiſois le plus légérement que je pouvois, & toujours pendant la nuit, pour qu'il ne s'en apperçût pas.

D'un autre côté, qu'allois-je devenir? Où cette lettre, qui me ſervoit de priſon, alloit-elle être tranſportée? A quel nouveau maître allois-je m'attacher? Un Pou FRANÇOIS! Comment Meſſieurs les Anglois le conſidéreroient-ils, & quels traitements devoient-ils lui faire éprouver? Toutes ces idées me tourmentoient beaucoup, lorſqu'un ſupplice nouveau vint me faire reſſentir les douleurs les plus vives & les plus aiguës. Une cire bouillante & enflammée, tombant à gros bouillons preſque perpendiculairement ſur la partie du papier à laquelle j'étois collé, me fit pouſſer les cris les plus perçans; mais le bourreau qui cauſoit tout mon

mal n'y fit pas la moindre attention ; malgré ce tourment terrible, j'eus assez de courage & de force pour pouvoir quitter l'endroit où j'étois, & j'en aurois peut-être été totalement délivré, si une pierre, d'une lourdeur énorme, ne fût venue à la traverse sur cette huile bouillante, & ne m'eût écrasé une cuisse entiere & deux pattes. Je perdis à l'instant toute connoissance, tant la douleur étoit violente ; &, quand je la recouvrai au bout de quelques minutes, je fus surpris de voir que cette huile qui m'avoit ainsi estropié étoit froide comme le marbre. A l'égard de ma pauvre cuisse, elle y resta enclavée ; encore fus-je très-heureux, dans mon malheur, d'en être réchappé à si bon marché. Une cuisse de plus ou de moins ne m'empêchera pas d'aller ; je m'en suis donc consolé, & j'ai très-bien fait, car il n'en auroit été ni plus ni moins. Suivons donc le cours des autres événements, peut-être plus importants pour la plupart de mes lecteurs que mes accidents particuliers auxquels ils sont réunis.

Cette misérable lettre étoit adressée avec d'autres papiers, à un certain Auteur d'une feuille qui se distribue tous les jours à Londres sous le titre d'*Avertissement Général*, & les papiers étoient pour être insérés dans ces feuilles continuelles qui nourrissent la mélancolie & la mauvaise humeur du peuple Anglois.

L'Ecrivain décacheta donc la lettre, & me rendit à la liberté. Il m'apperçut ; mais, me prenant pour un grain de poudre, il souffla sur moi, & me jetta sur une table très-grande, couverte de différents papiers, les uns manuscrits, les autres imprimés. Je passai ainsi deux jours sans boire, ni manger, n'ayant pu trouver l'occasion de parvenir sur quelque nouveau protecteur qui voulût bien se charger de moi.

Ce jeûne rigoureux me fit beaucoup souffrir, surtout après le supplice que je venois de subir.

Je n'avois donc d'autre occupation que d'entendre parler continuellement des affaires de l'Etat ; & Dieu sait le tableau effrayant que l'on faisoit de la pauvre vieille Grande-Bretagne.

A entendre les uns, elle étoit aux abois, n'avoit aucune ressource en elle-même ; le crédit public étoit perdu, le commerce anéanti.

A en entendre d'autres, la patrie n'avoit pas de plus grands ennemis que les Ministres du Roi ; eux seuls étoient la cause de la révolte des Américains & les auteurs de la guerre contre les François & les Espagnols, qui n'agissoient qu'en récriminant : plusieurs soutenoient que ces Ministres s'entendoient avec les François & les Espagnols, & même avec les Américains, qu'ils vouloient, par des manœuvres exécrables, trahir leur nation & leur Souverain, & livrer l'Angleterre à leurs ennemis extérieurs : presque tous concluoient qu'ils méritoient la mort, & que c'étoit à la Nation à se rendre justice.

Il se trouvoit même des effrénés qui poussoient l'insolence jusqu'à donner à entendre qu'on devoit se défaire d'un Monarque assez foible pour s'en rapporter à des Ministres incapables d'aucun bien & indignes de toute confiance ; on citoit, pour exemple, l'exécution du malheureux Charles I.

D'où partoient ces germes de séditions, qui ne tendoient qu'à révolter tous les Anglois contre leur Souverain & la constitution de leur Gouvernement ? De gens qui, comme je l'ai appris par la suite, ne cherchoient qu'à chasser les Ministres, & à s'emparer de leurs places ; de gens qui n'avoient ni amour ni affection pour la patrie, quoiqu'ils en eussent les dehors, mais qui ne pensoient qu'à eux ; de

gens qui désiroient que l'Angleterre fût écrasée par ses ennemis, pour avoir le plaisir de dire, « on n'a » pas voulu nous écouter, en voilà les conséquen- » ces; nous les avions bien prédites; voilà ce que » c'est de n'avoir pas suivi nos conseils; » de gens qui, cherchant à nager en eau trouble, espéroient que, dans le délabrement universel de la nation, on viendroit à leur confier les rênes du Gouvernement; de gens enfin qui avoient même des liaisons secrettes avec les ennemis de l'état, & qui comptoient parvenir aux premieres places du Royaume, s'il tomboit dans des mains étrangeres.

Le lieu où je me trouvois étoit la manufacture générale de toutes ces abominations; on y envoyoit des matériaux de tous les côtés; on en payoit une partie; les auteurs de l'autre se trouvoient encore très-satisfaits de pouvoir décharger leur bile & leur animosité, sans qu'il leur en coutât la moindre chose; mais tous, comme de vils serpens, n'osoient jamais se faire connoître, & empruntoient des noms supposés.

J'ignorois, dans cette situation, les motifs qui portoient ces malheureux à se déchaîner ainsi contre leur patrie, n'en ayant eu connoissance que par la suite, comme je l'ai déjà dit, & je les regardois comme des héros, enflammés de l'amour patriotique, qui, pour le bien de la nation, pouvoient tout craindre de Ministres puissants, & couroient les risques d'éprouver leur ressentiment & leur vengeance. Celui que je regardois avec le plus d'admiration étoit le rédacteur même de cette feuille, qui, se faisant seul connoître ouvertement, paroissoit affronter impunément tous les dangers, & se présenter aux coups que ses ennemis pouvoient lui porter. Je fis donc tous mes efforts pour tâcher de parvenir jusqu'à lui; j'attaquai une de ses manches,

& j'étois sur le point de réussir dans cette entreprise, lorsque le malheureux, qui avoit une visite importante à faire, tira une petite brosse qu'il avoit dans sa poche pour nettoyer son habit, &, dans le moment où je m'y attendois le moins, il la passa à l'endroit où j'étois, & me fit tomber sur son mouchoir placé sur le bord de la table que je venois de quitter, & qu'il mit dans sa poche. Nouvelle infortune qui me mettoit encore au désespoir : heureusement qu'elle ne fut pas de longue durée ; car mon homme ne fut pas plutôt auprès de celui qu'il alloit voir, que, se servant de son mouchoir, j'en échappai, me glissai, quoiqu'avec peine, sur l'épaule de ce dernier, & de-là je parvins sur sa tête.

CHAPITRE XIX.

Milord Sh... est le nouveau Maître du Pou ; il devient Vice-Roi d'Irlande pour le Roi d'Espagne ; ses relations avec le Confesseur de S. M. C. Décrets du Roi d'Espagne ; nouvelle forme d'Administration en Irlande ; l'Inquisition y est établie ; Adresse de la ville de D.. b..n au Roi d'Espagne.

J'AVOIS, je l'avoue, grand besoin de ce restaurateur pour recouvrer mes forces perdues, tant par la brûlure de ma cuisse & de mes deux pattes, que par l'abstinence rigoureuse qui avoit suivi ce cruel supplice. La nourriture que je pris dans cette nouvelle auberge étoit forte & succulente. C'étoit la quintessence des meilleurs *roast beefs* de l'Angleterre, quoique mon hôte ne fût pas lui-même des plus gras du pays, mais il n'en

étoit pas moins bien nourri. Etant logé chez lui, je pus facilement le connoître, & voici ce que j'en fais. Milord Sh. b...e eſt, comme Milord-Duc, un des oppoſans les plus acharnés au Gouvernement ; il y a jadis figuré ; & ſon reſſentiment d'avoir été expulſé par des gens qu'il regarde bien au-deſſous de lui, eſt un des puiſſants motifs de ſa conduite actuelle. Il a fait tous ſes efforts pour pouvoir rentrer en faveur ; mais, voyant qu'il lui étoit impoſſible de réuſſir, il a pris une route toute oppoſée : quoiqu'ami en apparence de Milord-Duc, & quoiqu'il paroiſſe en adopter les ſentiments, il feroit jaloux ſi celui-ci attrapoit, d'une maniere ou d'une autre, quelque choſe qu'il croit mériter mieux que lui ; en conſéquence, il crie & ſe déchaîne, comme Milord-Duc, contre le Roi & ſes Miniſtres, &, faute de pouvoir obtenir ce qu'il déſire, il s'eſt retourné d'un autre côté, & dreſſe ſes batteries pour s'élever ſur les ruines de l'Angleterre. Se doutant que la Cour de France tramoit ſourdement une correſpondance avec Milord-Duc, il s'eſt jetté dans le parti du Roi d'Eſpagne, & il n'y a pas fait juſqu'ici de mauvaiſes affaires ; car les choſes, réuſſiſſant ſuivant ſes déſirs, il ſe trouvera en Irlande au même point d'élévation que Milord-Duc doit avoir en Angleterre.

On ne peut avoir aucun doute ſur la vérité de ces faits ; ils ſont conſtatés dans les actes les plus ſérieux que mon nouveau maître m'a lus plus d'une fois ; il en étoit ſi enthouſiaſmé, qu'il les avoit preſque toujours ſous les yeux, quand il étoit ſeul.

Mais quelle relation avoit-il, & a-t-il encore auprès du Roi d'Eſpagne pour la réuſſite de ſon entrepriſe ? La meilleure qui ſoit au monde : *Le Confeſſeur de Sa Majeſté.*

Voici ce que le bon Pere en Dieu lui mandoit dans la troisieme lettre qu'il lui adresse.

LETTRE DU CONFESSEUR DU ROI D'ESPAGNE AU LORD SH..B..E.

" Ce n'est point sans peine, Milord, que S. M. C. ,, veut bien se détermi[illegible] à vous préférer, dans ,, le glorieux poste de son Vice-Roi en Irlande, à » tous ses plus fideles sujets. Outre les raisons po- » litiques que je lui ai alléguées pour vous choisir, » j'ai été obligé de prendre le flambeau de la Re- » ligion pour aller à votre secours; *je lui ai dit que,* » *par une révélation particuliere de la Ste. Vierge Im-* » *maculée, je savois la volonté de Dieu*, & qu'il vous » avoit déja inscrit au Livre des Destins pour conso- » lider la véritable Religion dans le Royaume d'Ir- » lande, au nom de S. M. C. que vous représente- » rez. Mais, Milord, vous ne pouvez espérer de » monter à ce poste qu'en promettant, sous serment, » de remplir exactement tous les articles contenus ,, dans le *traité secret* que je vous envoie; &, aussi- ,, tôt que je serai sûr de votre façon de penser à cet » égard, je vous ferai passer le décret qui vous éle- » vera à cette illustre Vice-Royauté, &c. »

Ce traité particulier est trop important pour n'en pas faire mention ici.

TRAITÉ SECRET DU ROI D'ESPAGNE AVEC LE LORD SH..B..E.

ORDRE QUE MOI LE ROI VEUT QUI SOIT TENU DANS MON ROYAUME D'IRLANDE.

Art I. Il n'y aura que la seule Religion Catholique dans toutes les parties de ce Royaume;

tous les Huguenots feront tenus, dans les huit premiers jours de mon regne, de fe convertir à la foi, finon feront chaffés de tous mes Etats, & tous leurs biens confifqués au profit des bons Religieux qui voudront y vivre dans la retraite & dans la contemplation des merveilles de la très-Sainte Trinité.

2°. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainfi qu'un Archevêque, dont le fiege fera à Dublin.

3°. LA SAINTE INQUISITION SERA ÉTABLIE DANS LES PRINCIPALES VILLES DE CE ROYAUME, ET LE TRIBUNAL SUPÉRIEUR SERA DANS LA CAPITALE, le tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats; car c'eft à ce faint établiffement que je dois le repos de mes autres Royaumes, qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainfi qu'il y en a eu tant en France, en Angleterre, & ailleurs.

4°. Les Irlandois auront la liberté de commercer dans toute l'Europe, ainfi & de la même maniere qu'en jouiffent mes autres Sujets de mes différens Royaumes.

5°. Comme l'Angleterre, proprement dite, va appartenir à mon cher frere LE ROI DE FRANCE, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, fans aucunes taxes ni impôts; Je les releve, dès à préfent, de tous les droits établis fur leurs manufactures & leurs fabriques.

6°. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande; Je caffe dès à préfent celui qui y exifte. Quand mes Sujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques repréfentations à faire, ils s'adrefferont directement à Moi, & ma bonté pourvoira à tous leurs befoins.

7°. Auffi-tôt l'Inftallation de mon Vice-Roi, il fera faire dans tout ce Royaume la recherche la plus

exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique dans chaque ville où ils auront été trouvés ; il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui sont approuvés par la Sainte Inquisition dans tous mes Etats ; & pour cet effet, on les traduira sur le champ dans la langue du pays.

Milord SH.. B.. E ayant souscrit à tous ces articles, & promis de les faire exécuter dans la plus grande rigueur, abjura en même temps sa Religion, pour adopter la seule qui pouvoit le sauver, & il reçut peu de temps après le Décret & la lettre suivante.

DÉCRET DE SA MAJESTÉ CATHOLIQUE, QUI NOMME MILORD SH..B..E VICEROI D'IRLANDE.

DON CARLOS, par la grace de Dieu, Roi de Castille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algésire, de Gibraltar, des Isles Canaries, des Indes Orientales & Occidentales, des Isles & Terres Fermes de l'Océan & d'Irlande ; Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant & de Milan, Comte de Habsbourg, de Flandres, de Tirol & de Barcelonne, Seigneur de Biscaye & de Molina, &c. A ceux de mon Conseil, au Président, & aux Auditeurs de mes Audiences & Chancelleries, aux Alcades & Alguasils de mes Maisons & Cours, aux Corrégidors, Assistans, Gouverneurs, Alcades-Majors &

Ordinaires tant de ma Couronne, que des Seigneuries & Ordres, & à toutes autres Perſonnes de quelque état, qualité & condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux de mes Royaumes & Seigneuries, SAVOIR FAISONS, que ; J'ai jugé à propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné de ma main & conçu en ces termes :

« AYANT, par la miſéricorde de Dieu, réuni ſous ma domination le Royaume d'Irlande, avec toutes les cités, villes, forts, châteaux & iſles en dépendans. Le premier de mes devoirs eſt de commencer par les mettre ſous la protection immédiate de la très-Sainte Trinité ; & le ſecond, de les gouverner en bon pere, ainſi que J'ai fait juſqu'ici pour mes autres Sujets.

« J'ai donc cru en premier lieu devoir n'y établir que la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans laquelle nous vivons, & hors laquelle il n'y a point de ſalut : en conſéquence J'ordonne à tous les Infideles, Hérétiques & Schiſmatiques, qui ſe trouvent actuellement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe convertir à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours, à compter de celui de la notification qui y ſera faite du préſent Décret.

« Je déclare tous leurs biens confiſqués à mon profit, & J'ordonne qu'ils ſeront vendus dans ſix mois de ce jour, pour, les deniers provenans de la vente qui en ſera faite, être ſequeſtrés, & enſuite employés à l'établiſſement de Couvens, tant d'hommes que de femmes, qui voudront, pour la plus grande gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs travaux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs freres.

« J'établis auſſi dans tout ce Royaume, la Sainte

Inquisition, ainsi qu'elle existe, à la satisfaction générale, dans mes autres états.

« En second lieu, l'Administration civile & militaire sera aussi la même que dans mes autres Royaumes. Je supprime le Parlement d'Irlande comme contraire au Gouvernement Monarchique, & capable de pouvoir fomenter des divisions & des troubles.

« Il y aura toujours un *Viceroi* qui fera sa résidence à Dublin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, sous mon nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y régner.

« *Je nomme dès-à-présent*, *pour remplir cette place* DON SH..B..E, connu jusqu'ici sous le nom de *Grand d'Espagne de la premiere classe*, & en qui J'ai toute confiance, par l'attachement qu'il a à ma Personne Sacrée, & le zele qu'il témoigne pour la propagation de la Sainte Foi.

« J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoissent pour tel en Irlande, & qu'on obéisse à ses Décrets, comme s'ils étoient émanés de Moi-même.

« J'accorde à tous les Irlandois les mêmes privileges qu'à mes autres Peuples; Je supprime dès-à-présent, tous les droits précédemment établis sur leurs fabriques & manufactures.

« Le Conseil aura soin d'expédier les ordres & les avis nécessaires pour que tous mes Sujets soient informés de ma présente Résolution Royale ».

A Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande.

Signé, MOI, LE ROI.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE, A MILORD SH..B..E, GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE, VICEROI D'IRLANDE.

« Mon Décret royal ci-deſſus ayant été publié » dans mon Conſeil, il en a ordonné l'exécution ; &, » pour cet effet, il a fait publier les préſentes : en » conſéquence, Je vous ordonne, qu'auſſi-tôt que » vous aurez reçu mondit Décret, & que vous aurez » vu ma Réſolution y contenue, vous, en qualité de » mon Viceroi en Irlande, vous l'obſerviez, accom- » pliſſiez & exécutiez, & la faſſiez obſerver, accom- » plir, & exécuter en tout & partout, confor- » mément à ſa teneur, donnant les ordres & faiſant » les diſpoſitions convenables, afin qu'il conſte à » tous mes Sujets d'Irlande de madite Détermina- » tion Royale ; car telle eſt ma Volonté. Et à la » copie imprimée de la préſente cédule certifiée » par Don Antonio Martinez Salazar, mon Secré- » taire-Greffier des Réſolutions, & le plus ancien » Ecrivain de la Chambre & Gouvernement de mon » Conſeil ; la même foi ſera ajoutée qu'à l'original.

» Donné à Aranjuez, le premier de notre Regne » en Irlande.

(Signé) » MOI, LE ROI.

Plus bas eſt écrit : *Don Juan-Franciſco de Loſtire, Secrétaire du Roi, notre Seigneur, ai écrit la préſente par ſon ordre.*

Signé de plus : *Don Manuel Ventura Figueroa, Don Manuel de Villafane, Don Manuel Doz, Don Raymundo de Irabien, Don Blas de Hinojoſa.*

Regiſtré : *Don Nicolas Verdugo.*

Il faut avouer, dis-je en moi-même, que Milord-Duc & mon patron ſavent très-bien tirer leur épingle du jeu ; mais, ajoutois-je, *ils vendent la peau de l'ours, avant de l'avoir jetté par terre ;* ſi Meſſieurs les Rois de France & d'Eſpagne comptent ſans leur hôte, les Vicerois n'auront pas de grandes Vice-Royautés. Ces obſervations m'intriguoient, & j'ignorois quel étoit le deſſous de carte d'après lequel on avoit tant de confiance, lorſqu'il fut remis de la part de tous les bons Catholiques d'Irlande à mon Viceroi l'adreſſe ſuivante, pour être par lui préſentée au Roi d'Eſpagne.

ADRESSE DE LA VILLE DE D...B...N, A SA MAJESTÉ CATHOLIQUE.

« TRÉS-GRACIEUX SOUVERAIN,

« Nous, les Chefs, les Communes, & citoyens Catholiques de l'ancienne & loyale ville de D..b..n, demandons la permiſſion d'approcher le pied de Votre Trône Royal, pour vous offrir nos cœurs, & vous faire le don de nos perſonnages & de nos biens, comme A NOTRE SEUL ET UNIQUE SOUVERAIN, que Dieu nous a donné dans ſa grace & miſéricorde.

« Nous avons été excédés par un Peuple qui devoit nous traiter en freres, & nous a cependant fait continuellement ſubir le joug de la ſervitude. Toutes nos repréſentations & nos ſuppliques à l'effet d'alléger le poids des fers que des Miniſtres durs & cruels appeſantiſſoient ſur nous, ont été infructueuſes. Toutes les fois que nous nous ſom-

mes préſentés, nous avons été rejettés & mépriſés. Nous devions vivre ſous un Gouvernement libre & nous étions eſclaves. Si l'on avoit l'air de nous accorder quelque juſtice que l'on affectoit de regarder comme une faveur, on y mettoit des reſtrictions injuſtes & impolitiques, qui en diminuoient & altéroient l'efficacité.

C'eſt donc avec la plus grande ſatisfaction que nous avons vu le Très-Haut prendre en main notre défenſe, & nous retirer de cette cruelle ſervitude. Il nous confie à un Monarque pieux, bon, juſte & rempli d'attachement pour ſes ſujets. Il ſoutiendra la gloire du Roi des Rois; il amenera l'abondance dans nos contrées, & fera fleurir nos manufactures & notre commerce. Il nous donne déjà pour ſon Repréſentant un de nos compatriotes, *ſage, vertueux*, DÉSINTÉRESSÉ, que nous aimons & qui nous aime. Nous ſommes donc, SIRE, pénétrés de la plus vive reconnoiſſance pour Votre Auguſte Perſonne; nous ne ceſſerons de bénir le Ciel de nous avoir mis ſous Votre Protection, & nous le ſupplierons de Vous accorder, & à Votre Auguſte Famille, des jours longs & proſperes. Ce ſont les ſinceres & affectionnés ſentiments & ſouhaits des très-loyaux & à jamais fidel es Sujets de Votre Majeſté.

Signé au Novembre de 380.

CHAPITRE XX.

Assemblée importante chez le Marquis de R..K.. M ; il est nommé par le Congrès Américain PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ÉCOSSAISE. *Résolution du Congrès ; nouvelle forme d'Administration en Ecosse. Le Protecteur a une Cour & des Ambassadeurs chez tous les Souverains de l'Europe.*

JE vécus pendant plus de quinze jours sur la tête de Milord Viceroi ; j'y étois encore dans la solitude, mais elle m'étoit toujours agréable, & les nouvelles importantes que j'apprenois chez lui tous les jours occupoient mon temps, & chassoient l'ennui qui auroit pu m'attaquer. Mon Protecteur recevoit beaucoup de visites : tantôt c'étoit des gens qu'il occupoit à décrier le Gouvernement actuel ; tantôt c'étoit des émissaires chargés de fomenter des troubles & des séditions en Irlande en faveur de Sa Majesté Catholique ; un jour nous tenions des conférences, avec le Viceroi d'Angleterre, *pour concerter les discours patriotiques qu'ils devoient l'un & l'autre réciter dans le Parlement, & pour augmenter, à force d'argent & de promesses, le nombre des Opposans dans le Parlement prochain :* un autre jour nous donnions un grand repas à plusieurs membres de la Majorité, & *nous en mettions plusieurs dans notre parti.* Voilà quelle étoit notre conduite, lorsque mon maître fut invité à dîner chez M. le Marquis de R..K..M, où il

devoit se tenir dans la soirée une assemblée importante pour les affaires de l'Etat. Mon Protecteur se rendit à l'invitation & m'y conduisit. Je mis toute mon attention à connoître ces différens personnages, pour ensuite apprécier leur mérite, & m'instruire à fond de leurs desseins : je les examinai pendant tout le repas, qui se passa en propos indifférens, mais à travers lesquels on voyoit bien l'esprit de parti qui les animoit. Je vais esquisser le portrait de quelques-uns de ces graves Sénateurs, avant que de rendre compte des objets qui ont été agités dans cette auguste Compagnie.

1°. Le maître de la maison, ancien Ministre des Finances ; c'est un homme laid, petit, maigre & noir ; il a les yeux enfoncés, & porte perruque ; il jouit d'environ 60 ans & de 40,000 l. ster. de rente ; il est indigné contre le Roi d'Angleterre, de ce qu'ayant eu autrefois ses bonnes graces, il n'a pu les conserver, & emploie tout son crédit & son argent pour faire culbuter son successeur & les autres Secrétaires d'Etat.

2°. Charles F..x ; un homme fin & rusé, gros & court, prodigue & ruiné, qui cherche à s'accrocher où il peut, & *qui espere faire fortune dans la Minorité*, puisqu'on ne veut point de lui dans la Majorité.

3°. Le Genéral B..G..E, partisan zélé de l'Opposition. Les Ministres actuels avoient cru qu'en le mettant à la tête d'une armée, il abandonneroit ses premiers amis pour servir fidélement sa Patrie & son Prince : *ce brave homme, ferme à ses premiers attachemens, a accepté le commandement de ces troupes, & les a livrées aux Américains, en se rendant lui-même avec elles prisonnier de guerre.*

4°. L'Amiral par Excellence ; c'est le nom que lui donnoient les autres convives. Cet homme, d'une

expérience

expérience consommée, quoique opposé au parti du Roi & des Ministres, & quoique parent de Mylord-Duc, fut choisi par S. M. *pour commander une flotte considérable, & attaquer celle des François qui étoit inférieure*: mais, d'après les cousins de son cousin, & les intérêts de son parti, il n'a point fait usage de ces forces, s'est conduit de maniere qu'il n'a remporté aucun avantage sur les ennemis, quoiqu'il leur fût supérieur en nombre, & *les a, au contraire, mis dans le cas de pouvoir se vanter avec raison d'être les vainqueurs*.

5°. MILORD-DUC; celui qui m'a fait subir le supplice cruel, dont j'ai parlé, en me brûlant ma cuisse & mes deux pattes.

6°. L'EVÊQUE DE P.... B.... GH; Je ne me serois point attendu à trouver un Prélat dans cette assemblée.

7°. Et enfin, mon maître & mon protecteur, le VICEROI D'IRLANDE.

Quand la séance s'ouvrit, M. le Marquis, en qualité de Président, se leva, & dit:

DISCOURS INTÉRESSANT DU MARQUIS DE R....K....M.

» Messieurs,

» Les motifs, d'après lesquels je vous ai prié de » vous rendre en ce lieu, & les objets que nous de- » vons discuter & déterminer, sont de la plus grande » importance; j'espere que vous voudrez bien y ap- » porter la plus sérieuse attention: j'entre en matiere.

» Jusqu'ici nous n'avons tous été réunis que dans » un seul point; *notre haine contre les Ministres » actuels & notre intention de parvenir à les expulser*. » Nos démarches, pour parvenir à ce but, ont été » uniformes: mais qu'avons-nous pu obtenir? Seu-

» lement de décrier dans l'efprit du peuple ces gens
» que nous ne pouvions fouffrir, & de préparer une
» révolte, lorfque nous la jugerons néceffaire.
» Quant au Roi, fermement perfuadé du mérite
» *imaginaire* de fes favoris, il leur eft, dans le
» moment actuel, encore plus attaché que jamais.

» Les ennemis de la Grande-Bretagne, QUE
» NOUS LUI AVONS HEUREUSEMENT SUSCITÉS,
» ont dreffé toutes leurs batteries pour s'emparer de
» notre Pays ; l'invafion va être faite ; on le fait,
» on le craint ; cependant il n'a été pris par le Gou-
» vernement aucune mefure jufte pour s'y oppo-
» fer ; nous fommes donc certains de la réuffite de
» cette entreprife.

» Un autre fait non moins important eft LE PAR-
» TAGE DE LA GRANDE-BRETAGNE, PAR LES
» TROIS PUISSANCES BELLIGÉRANTES, LA
» FRANCE, L'ESPAGNE, ET L'AMÉRIQUE. Nous
» en avons tous été inftruits en deffous mains. Sans
» nous rien communiquer les uns les autres, nous
» avons cherché de l'emploi auprès des ennemis du
» Gouvernement, & nous leur avons offert nos fer-
» vices. Nous avons prefque tous réuffi : mais, Meffieurs,
» cela ne fuffit pas ; nous devons toujours être amis,
» & nous concerter dans toutes nos opérations.

» Confidérons maintenant notre pofition actuelle.

» Milord-Duc eft nommé par le Roi de France
» pour fon VICEROI DE L'ANGLETERRE.

» Milord Sh....eft VICEROI D'IRLANDE pour fa
» Majefté Catholique ». -- Comme ces deux Seigneurs
paroiffoient de la plus grande furprife de voir le
Marquis de R...K...M auffi bien inftruit, celui-ci les
regarda en riant & leur dit : » Meffieurs, j'ai fu
» toutes vos démarches *ab ovo ad mala* ; &, comme
» vous voyez, je ne les ai point traverfées : il reftoit
» encore une porte qui m'ouvroit le chemin de la

» Gloire, ainsi que de la fortune ; j'en ai profité ;
» c'est L'AMÉRIQUE. *J'ai fait mon traité particulier*
» *avec le Congrès*, *relativement à l'Ecosse*, *qui leur ap-*
» *partiendra.* Si vous êtes curieux d'en savoir les particularités & les détails, je vais vous en faire part ; mais, ajouta-t-il, soyons de bonne foi, & que chacun de nous en agisse de même.

Tous le promirent dans l'instant ; les *Vicerois d'Angleterre & d'Irlande* voulurent commencer ; ils lurent leurs Patentes nouvelles : ensuite Milord R.... K....M exposa les Résolutions du Congrès relativement à l'Ecosse, ainsi qu'il suit.

RÉSOLUTION DU CONGRÈS AMÉRIQUAIN.
EN CONGRÈS.

» La justice de notre cause nous ayant relevé du
» joug sous lequel les Anglois Nous vouloient asservir,
» la Bénédiction Divine s'est répandue sur nous &
» sur Nos armes ; ce lion rugissant qui cherchoit à
» Nous dévorer est terrassé : la mer devenue libre,
» le commerce de l'univers entier va se faire d'un
» bout du monde à l'autre sans trouble, sans Cor-
» saires, sans craindre aucune supériorité. Les
» peuples ci-devant asservis sous le Gouvernement
» despotique de la Grande-Bretagne s'en sont retirés:
» divisés en trois contrées différentes, & trop foibles
» pour se soutenir par eux-mêmes, un tiers s'est mis
» sous la protection du Roi de France notre glorieux
» allié, un autre tiers s'est donné à sa Majesté Catho-
» lique, & le troisieme & dernier Nous a fait demander
» à se réunir à Nous, à partager nos droits qui sont
» ceux des hommes, Nos privileges, Nos préroga-
» tives, & Notre Liberté. Nous Nous y sommes
» prêtés avec d'autant plus de plaisir, qu'en accor-
» dant à nos freres les Ecossais tous les secours qu'ils
» implorent, Nous en faisons des amis qui seront

» aussi dans le cas de Nous défendre & de Nous aider
» dans les cas de nécessité & de détresse ; en consé-
» quence, après avoir mûrement réfléchi sur une
» affaire de cette importance, & avoir pris les avis
» de tous nos compatriotes.

RÉSOLU Que Nous donnons toute protection aux habitants de l'Ecosse, que nous regardons dès ce moment comme freres, & comme faisant partie de Notre République.

Attendu Que les Ecossois doivent jouir des mêmes privileges que Nous.

RÉSOLU qu'ils auront dans notre présent Congrès autant de députés que la Province de Pensilvanie ; que ces députés prendront leurs intérêts dans les affaires de l'Etat, de même que si l'Ecosse faisoit partie du présent Continent.

Attendu Qu'étant incorporés à Notre Gouvernement, ils ne peuvent en être séparés en aucune circonstance que ce soit, sur-tout dans les occasions les plus brillantes.

RÉSOLU, 1°. Qu'à tous les festins & fêtes publiques on boira une santé de plus en l'honneur de Nos nouveaux freres. 2°. Qu'il sera célébré tous les ans l'anniversaire de cette glorieuse Alliance par Congrès assemblé.

Attendu Que les Ecossois n'ont point partagé avec Nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de soutenir jusqu'à ce jour, pour élever Notre Gouvernement Républiquain, & dont cependant ils vont goûter avec nous les avantages.

RÉSOLU Qu'ils seront tenus de payer en quatre termes égaux, dans l'espace de trois ans, au Congrès par forme d'incorporation & de compensation, la somme de QUATRE MILLIONS STERLINGS, en especes & non en papier.

Attendu Que les Ecoſſois n'ont point de troupes réglées parmi eux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir ſe défendre en cas d'hoſtilités.

RÉSOLU Que le Congrès aura dans l'Ecoſſe conſtamment 20000 hommes de troupes réglées, dont 15000 d'infanterie & 5000 de cavalerie ; que CETTE ARMÉE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOSSOIS, & que le Congrès ſe réſervera de nommer le Général & les Officiers ; lequel Général ne rendra compte qu'au Congrès de ſa conduite, par le moyen du Protecteur ci-après nommé, & exécutera ponctuellement ſes ordres.

Attendu Que parmi des hommes raiſonnables il ne doit jamais y avoir aucune diſpute pour fait de Religion, & que la liberté de conſcience eſt un des plus beaux privileges de l'homme.

RÉSOLU Que dans l'Ecoſſe il n'y aura aucune Religion prédominante ; que chaque particulier y pourra exercer librement la Religion qu'il voudra, & qu'il ſera fait défenſe à tous les Ecoſſois, *& particuliérement aux Preſbytériens*, d'avoir aucune querelle pour fait de Religion, *ſous peine de mort.*

Attendu Que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecoſſe, ne pourra, dans les cas urgents, donner les ordres néceſſaires auſſi promptement qu'il le feroit s'il étoit ſur les lieux.

RÉSOLU Qu'il y aura à Edimbourg un citoyen auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs ſuffiſants pour maintenir la tranquillité de ce Royaume, tant au dehors qu'au dedans ; que ce chef aura le titre de PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ÉCOSSOISE, & la dénomination d'ALTESSE PROTECTORALE ; qu'il pourra dans les cas les plus urgents, & lorſqu'il ne ſe trouvera pas le temps ſuffiſant pour prévenir le Congrès, faire marcher les troupes où il ſera néceſſaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu Que le Protecteur de la Liberté Ecossaise doit aussi connoître particuliérement les divers mouvements des Cours de l'Europe dont il sera plus près que nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre sur ce pays.

RÉSOLU *Qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours de l'Europe* qu'il jugera nécessaires, & en recevoir généralement de ces Cours, ainsi que cela se pratique auprès de S A. R. le Prince Charles, Gouverneur-Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu Que, pour l'honneur de l'Ecosse, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à sa dignité & à la gloire de cette nation.

RÉSOLU Que sur les premiers deniers provenans des charges & impositions publiques, telles qu'elles seront par nous arrêtées dans la premiere assemblée où il y aura des Députés Ecossais, le Protecteur aura pour ses dépenses personnelles & celles de sa maison & de ses Officiers, une somme actuelle de 5000000 liv. sterl.

Et, dès-à-présent, nous nommons pour PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ÉCOSSAISE l'honorable Marquis de R..K..M, à qui Nous confions tous les pouvoirs ci-dessus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecossaise au brave Général B..G..E, qui nous a si bien servi dans la derniere guerre, en se rendant à Nous avec toute l'armée Angloise; Nous réservant de nommer dans la premiere assemblée les autres Officiers de l'armée Ecossoise, après avoir reçu les avis dudit Marquis de R..K..M. & dudit Général B..G..E.

Fait en Congrès, le premier jour de notre alliance avec l'Ecosse.

Par Ordre du Congrès,

Signé, CHARLES THOMPSON, Secrétaire.

CHAPITRE XXI

ET DERNIER.

Résultat de l'Assemblée ; l'Evêque P...b...g, devient Archevêque de Cantorbery, & demande à être Cardinal. L'Amiral K...P...L nommé Ministre de la Marine Angloise pour le Roi de France. L'Honorable Charles F....x, Premier Ministre en Ecosse. Fin de l'ouvrage du Pou ; il le remet à un Editeur.

QUAND les résolutions du Congrès furent lues, le Viceroi de France se leva & dit, en s'adressant au Marquis de R...K...M :

« Votre Altesse Protectorale ne se trouve pas la ,, plus mal partagée, quoiqu'elle ait songé à ses in- ,, térêts un peu plus tard que nous ; cependant nous ,, ne pouvons que la féliciter d'un succès aussi glo- ,, rieux ; & les sages arrangemens du Congrès, qui ,, vous autorisent à avoir des Ambassadeurs dans les ,, différentes Cours de l'Europe, me donnent l'idée ,, de solliciter le même honneur de mon Souve- ,, rain ; je pense que le Viceroi d'Irlande sera aussi ,, de mon avis.

,, Vous avez raison, Milord, dit le Viceroi Ir- ,, landois. C'est une chose très-importante que nous ,, n'avions pas prévue ; mais, Messieurs, ajouta- ,, t-il, il nous faut déjà pourvoir nos amis & leur ,, procurer des postes avantageux, tels qu'ils sont

» dûs à leur mérite. Parlons d'abord de sa Seigneu-
» rie le Lord Evêque de P.....b..gh, ici présent.
» Etant, comme nous, au-dessus de tous les pré-
» jugés de l'enfance & de la superstition des Reli-
» gions, je sais qu'il est dans l'intention, pour son
» intérêt personnel, d'entrer dans l'Eglise Romaine.
» Je désirerois pouvoir le présenter à Sa Majesté
» Catholique pour l'Archevêché de Dublin, mais
» ce siege est promis au Confesseur de Sa Majesté,
» & un Archevêché dans mes Etats seroit trop peu
» pour lui; je prie donc Milord-Duc de voir ce qui
» peut lui convenir dans les siens. »

Milord-Duc, prenant alors la parole, dit: « J'ai
» déjà pensé sérieusement à être utile à sa Seigneu-
» rie; j'ai deux objets qui pourroient lui convenir
» dans ma Viceroyauté. L'Evêque de Londres &
» l'Archevêque de Cantorbery sont trop attachés
» à la Religion Anglicane pour la quitter: ils vont
» donc se démettre de leurs sieges, & j'offre à sa
» Seigneurie celui des deux qui lui plaira le plus.

» Je suis enchanté de votre générosité, Milord-
» Duc, dit l'Evêque de P....b...gh. Vous ne pouvez
» douter de ma reconnoissance: j'accepte donc *en
» toute humilité* l'Archevêché de Cantorbery; mais
» j'ai encore une autre grace à vous demander:
» certainement le S. Pere le Pape, voyant l'Angle-
» terre sous la domination Françoise, & que la Re-
» ligion Catholique y sera la prédominante, donnera
» quelques CHAPEAUX DE CARDINAUX à des
» Anglois. Qui, plus que moi, aura lieu d'y préten-
» dre, 1°. Comme premier Evêque Catholique,
» 2°. Comme étant le Primat de l'Angleterre en
» qualité d'Archevêque de Cantorbery? »

Vous avez bon appétit, dit en riant Milord-
Duc; mais je ne m'y refuse point, & j'en parlerai au

Roi avec plaisir ; je regarde même cela comme une justice qui vous sera dûe.

« Quant à l'Amiral par Excellence, ajouta-t-il, » comme mon parent & ami intime, & en outre » comme ayant rendu de grands services à la » France, je me charge de lui, & je le ferai » nommer MINISTRE DE LA MARINE ANGLOISE, » pour Sa Majesté Très-Chrétienne.

» Messieurs, dit son Altesse Protectorale, vous » n'avez point encore pourvu à l'Honorable Ch. » F..x, & je me fais un plaisir de vous prévenir ; » je connois trop son mérite, ses lumieres & ses » talens pour ne pas en profiter : je le prie donc » de vouloir bien accepter la place de mon premier » Ministre. L'amitié & l'attachement qu'il a tou- » jours montré pour l'Amérique m'assurent que ce » choix sera très-agréable au Congrès, & que l'on » m'en fera des remercîmens.

» Voilà donc, Messieurs, continua-t-il, nos pre- » miers arrangemens faits ; il ne nous reste plus » qu'à nous jurer une amitié & un secret inviolables ; » car, si nos opérations étoient dévoilées, nous se- » rions perdus. Restons fermement attachés à nos » nouveaux Souverains, agissons toujours de con- » cert, & nous sommes sûrs de la réussite ».

Tel fut le résultat de cette auguste Assemblée ; après quoi l'on se sépara. On ne se doutoit pas que j'y fusse présent, & que j'y fisse le rôle d'espion ; mais ce rôle, tout honteux qu'il est ordinairement, étoit pour moi honorable & flatteur, parce que je le faisois sans intérêt, & sans tous ces motifs bas & humilians qui gouvernent la plupart des hommes ; je le faisois plutôt comme observateur qu'autrement, & pour mon seul plaisir. J'étois curieux de voir les

événemens qui devoient arriver ; mais je n'espérois pas vivre assez pour cela, n'ayant gueres plus d'un mois à végéter encore, pour avoir vécu aussi long-temps qu'un Pou peut l'espérer.

Je quittai mon Protecteur deux jours après cette glorieuse assemblée ; je tombai sur un pauvre diable d'écrivain qui étoit à ses gages & qui faisoit insérer ses belles productions dans *l'avertissement général ;* c'est où je suis actuellement ; j'y vis en philosophe, attendant la mort sans la desirer, ni la craindre. C'est dans cette retraite que j'ai recueilli les événemens ci-dessus, & les ai mis dans cet ouvrage, desirant qu'il puisse voir le jour pour me faire une réputation. Je le remettrai, un jour que je serai dans un café, à un voisin de mon hôte, que j'ai en vue, & qui est bon patriote, car celui-ci se donneroit bien de garde de le publier. C'est ainsi que je dis *adieu* au genre Humain, au genre Poullieux, & à tous les êtres que j'ai connus.

POST-SCRIPTUM DE L'EDITEUR.

En effet le Pou, Auteur de cet intéressant manuscrit, me le remit au commencement de Septembre 1779, en langue Françoise, tel que voici, sans que j'y aie retranché la moindre chose. J'eus beaucoup de peine à le pouvoir déchiffrer, 1°. parce que l'Auteur, n'ayant jamais eu de maître, ne

ſavoit pas trop bien écrire ; 2°. parce que le manuſcrit étoit ſi fin, qu'il me falloit avoir continuellement le microſcope en main pour pouvoir le lire.

J'ai voulu deviner quel étoit l'hôte qui l'hébergeoit, parce que, me trouvant ſouvent à mon café ordinaire, tantôt auprès de l'un, tantôt auprès de l'autre, je n'oſois demander à aucun d'eux s'il étoit un Pouilleux, mais j'aurois été charmé de connoître l'Auteur, je l'aurois pris ſous ma ſauvegarde, & lui aurois procuré toute l'aiſance poſſible dans ſa vieilleſſe.

FIN.

TABLE.